

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 17.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, aligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées en par bons sur la poste.

JEUDI, 28 AVRIL 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir.

LA BARONNIE DE LONGUEUIL

Le 26 janvier 1700, le roi Louis XIV, par lettres patentes datées de son palais de Versailles, érigeait en baronnie le fief de Longueuil, situé sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis Montréal. Voici le texte même de la partie principale de ces pièces :

"A ces causes de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons créé, érigé, eslevé et décoré, créons, érigeons, eslevons et décorons par ces présentes signées de notre main Lad. Terre et Seigneurie de Longueuil scituée en notre pays de Canada en titre, nom et dignité de baronnie. Pour en jouir par Led. Sieur Charles Le Moyne, ses enfants, successeurs, ayans cause, et les descendants d'iceux en légitime mariage, pleinement et paisiblement relevant de Nous à cause de notre Couronne, à une seule foy et hommage adveu et dénombrement requis par les Lois de notre Royaume et Coutume de Paris suivi aud. Pays, aud. Titre, nom et dignité de Baronnie, Voulons qu'ils se puissent dire, nommer et qualifier Barons en tous actes, tant en jugement que dehors, qu'ils jouissent des droits d'armes, Blasons, honneurs, prérogatives, rang, prééminence, en lieu de guerre, assemblées de noblesse et autres, ainsi que les autres Barons de notre Royaume."

Ces lettres patentes furent enregistrées au Conseil Souverain de Québec le 25 avril de l'année suivante.

Ce Charles Le Moyne, ainsi créé baron par Louis XIV, était le fils aîné du sieur Charles Le Moyne, propriétaire de la Seigneurie de Longueuil, qui, en récompense de ses nombreux services dans la défense du pays, et tout particulièrement de ses traits de courage dans les luttes continuelles qu'avaient à subir les enfants de la Nouvelle-France, avait été anobli par le même monarque, en 1668, par décret daté de Saint-Germain-en-Laye, enregistré en 1670 à la cour des comptes, et finalement, le 26 février 1725, au Conseil supérieur de Québec, qui le confirma dans son investiture.

Une cinquantaine d'années plus tard, après l'érection du fief de Longueuil en baronnie, c'est-à-dire pendant la guerre de la conquête, le troisième baron de Longueuil mourut en combattant, ne laissant pas d'autres héritiers que sa veuve Marie-Catherine-Fleury Deschambault qui accoucha de deux jumelles posthumes, dont l'une, baptisée sous les noms de Marie-Charles-Joseph, devint l'héritière du titre et des biens de son père.

Les droits de la jeune fille furent d'abord contestés par le frère puîné du baron, mais furent plus tard pleinement reconnus. De sorte que, quelques années plus tard, après la conquête du pays—par son contrat de mariage avec David Alexander Grant, capitaine au quatre-vingt-quatrième de ligne anglais, fait et passé à Québec, le 16 mai 1791, pardevant Me Berthelot d'Artigny, notaire—elle put stipuler que la baronnie de Longueuil avec le titre y attaché deviendrait l'apanage exclusif des descendants mâles issus dudit mariage, en ligne directe et par droit d'aînesse.

Or le petit fils de David Alexander Grant et de la baronne Marie-Charles-Joseph Le Moyne de Longueuil, est décédé en France, le 26 février 1879, et son fils aîné, Charles-Colmore Grant, ainsi devenu baron canadien en vertu de lettres signées par un roi de France,—a voulu faire reconnaître son titre et ses privilèges par la cour d'Angleterre.

Ceci soulevait plus d'une matière à discussion.

Le traité de Paris, en faisant passer le Canada sous la domination anglaise n'avait-il pas eu pour effet d'enlever aux terres nobles un caractère privilégié dû au seul bon plaisir de la couronne de France? N'avait-il pas en outre détruit des titres de noblesse qui ne peuvent être valables qu'après des gouvernements qui les ont accordés? Du reste ce titre émané de la monarchie française ne tombait-il pas sous le coup des lois du 4 août 1789 et du 10 juin 1790 abolissant la noblesse et les derniers vestiges de la féodalité française? De plus, le titre de baron de Longueuil n'avait-il pas été effacé par l'acte du parlement canadien de 1855 décrétant la suppression de la tenure seigneuriale dans le pays? Enfin, en supposant que ni le traité de 1763, ni ces différentes lois n'eussent pu affecter ce titre, ne s'était-il pas éteint de soi, dans la personne de Charles Jacques Le Moyne, troisième baron de Longueuil, décédé sans héritier mâle?

Voilà des questions assez difficiles à résoudre, comme on voit, mais que Me Alphonse Geoffrion, l'avocat du nouveau baron, a réussi à faire décider en faveur de son client. En conséquence, celui-ci vient d'être présenté à la reine, avec la

baronne de Longueuil, suivant le cérémonial anglais, et revêtu de tous les privilèges dus à son rang, de la même façon que si sa noblesse eût été d'origine britannique.

Le fait qu'un baron canadien vient d'obtenir ses grandes ou ses petites entrées au près d'un roi ou d'une reine quelconque n'a, suivant nous, que bien peu d'importance en lui-même. Nous vivons dans un siècle de démocratie où les privilèges nobiliaires perdent tous les jours de leur prestige, et ce n'est pas en Amérique où le dogme de la souveraineté du peuple forme la base des institutions, que l'on doit s'émouvoir de ce qu'un homme se voie reconnaître—par droit de naissance—de plus ou moins vaines prérogatives.

Mais le fait que nous signalons aujourd'hui atteint, grâce aux circonstances qui l'entourent, une portée tout particulièrement intéressante pour nous. C'est la sanction définitive et absolue de tous les droits que nous garantissons les clauses de l'acte de capitulation de Québec, ratifiées par le traité de Paris. Il établit d'une façon claire et catégorique que les Canadiens sont non-seulement sujets anglais au même titre que les habitants de la Grande-Bretagne eux-mêmes, mais encore qu'ils ont droit, sous l'égide de la couronne d'Angleterre, à tous les privilèges, privilèges et immunités qu'ils peuvent avoir acquis sous la couronne de France.

C'est la reconnaissance la plus formelle que l'Angleterre pouvait faire de nos droits individuels; c'est la consécration la plus solennelle du principe que nous ne sommes pas un peuple conquis, mais une nation aggrégée aux trois Royaumes, et que chacun de nous est sur un pied d'égalité absolue devant la loi avec les autres sujets de l'empire.

A ce point de vue, la présentation à la cour de M. le baron Grant de Longueuil, est un événement qui mérite d'être consigné, et nous y applaudissons avec joie.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 23 avril 1881.

Ah! comme on se sent renaître aux premières effluves du printemps; il semble que Pâques, en nous rappelant une divine résurrection, ressuscite en même temps tout ce que la nature, le monde et la fashion ont de plus frais et de plus rose. Aux pieds des arbres, sous la mousse, la violette élargit sa couronne parfumée, pendant que la jeune fille essaye son premier chapeau de la saison.

Le saule, qui habituellement a des attitudes penchées, se couvre de bourgeons éclatants et lutte de jeunesse avec le lilas qui se panache. Tout chante, tout fleurit, tout renaît, depuis le marronnier, qui jette ses pousses jusqu'à l'Américaine qui s'enguirlande de fleurs artificielles et s'idéalise dans un nuage de mousseline des Indes.

Le printemps, en un mot rend tout le monde vertueux: nos cœurs deviennent plus tendres, nos haines s'effacent; nos ennemis eux-mêmes semblent vis-à-vis de nous se métamorphoser et changer de peau comme le serpent, au souffle d'avril!

Le printemps non-seulement nous donne des prés verts, des marguerites, des bosquets d'églantiers, mais dans sa munifi-

cence il nous envoie aussi la perle des consuls, M. Lefavre.

Sans doute cette nomination aurait pu arriver dans une autre saison, en dépit de la séve et du renouveau mais le vent qui nous l'amène a une puissance génératrice prodigieuse, il serait banal de le nier puisqu'il a passé par le palais Bourbon où maître Gambetta fait l'office de Borée.

Et ce Borée là a le souffle puissant, vous le savez; malheur à qui l'oublie!

S'il fait bon déployer sa voile sous son haleine, il est très imprudent à un consul, fut-il de New York ou d'autre part, d'avoir navigué sous une autre influence....

Je n'ai pas besoin d'en dire plus long, on doit me comprendre, et si mon style paraissait trop ambigu le Canadien qui est né malin, m'aurait bientôt deviné.

La nouvelle position de M. Lefavre au consulat général de New York, ne sera pas pour lui, cette année, une sinécure. Il n'aura pas de trop de toute son éloquence, de tout son esprit diplomatique s'il veut mettre d'accord diverses sociétés françaises de cette ville et le bureau de bienfaisance avec lequel elles sont en lutte.

La fête nationale française du 14 juillet prochain sera l'occasion d'un rapprochement ou d'une scission complète entre ces braves gens qui cherchent séparément à résoudre le fameux problème de la misère!

La façon dont le bureau de bienfaisance de cette ville exerce son mandat laisse, paraît-il, à désirer. On lui reproche d'assister des gens qui ne sont pas dignes de l'être, des personnes de mauvaise vie, des étrangers. J'ai vu de mes propres yeux des arabes évadés de Cayenne, des meurtriers obtenir des secours de ces messieurs... Mais je ne veux pas me poser en accusateur; je sais qu'il est très difficile de faire la charité et que pauvreté n'est pas toujours synonyme d'honnêteté.

Il n'y a pas que des consuls qui nous arrivent au souffle d'avril.

*Mais quand renaissent les beaux jours
L'hirondelle revient toujours!*

Elle est revenue cette chère Sarah Bernhardt qui frissonne encore du froid qu'elle a enduré pendant ses longs voyages à travers ce continent.

Aujourd'hui ce grand enfant gâté ne se plaint pas trop de cette existence—ventre-à-terre—qu'elle a menée depuis huit mois.

Nous venons de traverser un hiver très-rude, chacun de nous a pu en juger, eh! bien, elle n'en a pas été étonnée! Les livres qu'elle avait lus en France sur l'Amérique avaient tellement exagéré la vérité sur l'excentricité des coutumes et des mœurs des habitants de ce pays, qu'elle l'a trouvés au contraire très convenables et de meilleur goût que les chroniqueurs parisiens, lesquels—faut-il le dire—ont fait preuve de bien peu d'esprit en poursuivant cette nouvelle Rachel de leurs mauvaises plaisanteries.

Sans doute ces maîtres de l'ironie ont eu beaucoup de succès autrefois, mais aujourd'hui que leur innocente victime est devenue une étoile universelle, une reine des beaux arts; aujourd'hui qu'elle est acclamée riche et toujours triomphante, riront-ils encore? Ah! messieurs de la critique! changez de ton, il en est temps encore; car votre belle Sarah est aussi très moqueuse; prenez garde! rira bien qui rira le dernier!

Cette adorable charmeresse ne veut pas

quitter New-York sans donner une *matinée* à la presse de cette ville.

Elle veut jouer gratuitement, tout exprès pour nous qui avons plus ou moins noirci du papier en son honneur. J'espère que cette nouvelle gracieuseté achèvera de lui gagner tous les cœurs, en supposant qu'il y en ait qui aient pu lui résister.

Après cette dernière apparition nous ne la verrons plus ! le *Pereire* ou le *Labrador* l'emporteront vers cette France aimée qui l'attend avec impatience et qui, cette fois l'entourera de tant d'hommages qu'elle n'aura plus le courage de la quitter.

Vous en êtes l'enfant gâté,
Sarah, soyez en la beauté,
L'âme !

* *

Mais je m'aperçois que je vais terminer cette chronique sans m'occuper de politique !

J'ai pourtant passé toute la semaine à chercher des nouvelles concernant ce gouvernement de muets : je n'ai rien trouvé. Le Capitole et la Maison Blanche sont des palais de la belle au bois dormant.

On disait que M. Blaine allait lancer des notes aigues à l'Angleterre à propos des pêcheries ; on prétendait que le nouveau président des Etats-Unis voulait empêcher les Français de piocher l'Isthme de Panama et tenterait d'exterminer les Mormons, mais rien de cela n'est arrivé ; ces deux hommes d'Etat sont d'avis que le meilleur des gouvernements est celui qui agit le moins ; et que le pouvoir est d'autant mieux accepté qu'il est plus ignoré. Encore quelques années et les Américains, à force de simplifier les fonctions de l'Etat, en arriveront à supprimer le gouvernement lui-même, on ne le rencontrera nulle part, chacun agira à sa guise : Ce sera l'âge d'or.

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

Le bal de la mi-carême à l'Opéra de Paris.—Le foyer

La foule était considérable, et tout le monde fashionable s'y trouvait. Salle superbe, scène admirablement décorée, bal ruisselant des lumières des lustres, des candélabres et des torchères, coup d'œil féérique.

Notre grand dessin de deux pages représente l'aspect du foyer pendant cette nuit de fête. Ce n'était peut-être pas le coin le plus animé, mais le plus gracieux.

Ce foyer, formant une galerie longue de cinquante mètres, est très élevé de plafond ; aux extrémités de la partie centrale, se trouvent deux arcs doubleaux, ornés d'une clé gigantesque, composée d'une tête et de divers ornements.

La tonalité générale de sa décoration est en or vieux. Son ordonnance se compose de grandes baies flanquées de colonnes accouplées, que surmontent vingt statues.

Un entablement aux angles duquel sont assis des enfants sculptés par M. J. Thomas, donne naissance aux voussures et couronne le tout.

Disons pour terminer que de splendides tentures en soie, couleur d'or, de magnifiques lambrequins, de grandes glaces, complètent la décoration de cette vaste galerie.

L'incendie du théâtre de Nice (Italie)

Une catastrophe épouvantable est venue plonger dans la désolation la ville toute entière de Nice. Dans la soirée du 23 mars, le théâtre de cette ville a été détruit par un incendie, dans lequel soixante-cinq personnes ont péri, sans compter un grand nombre de blessés.

C'est au commencement d'une représentation de gala que l'incendie a éclaté. Il était alors 8 h. 10 minutes, et le public était déjà installé dans les galeries supérieures.

Un bec de gaz ayant mis le feu aux frises, a déterminé l'incendie. En un clin d'œil, la scène a été transformée en un véritable brasier. Cinq minutes après, le gaz

faisait explosion. Une obscurité complète s'ensuivit. Les artistes étaient encore dans leurs loges. Un certain nombre de choristes, hommes et femmes, ont été victimes du feu.

En quelques instants, les flammes s'élevaient élevées à une grande hauteur, se reflétant sur la Méditerranée. On ne peut se figurer l'horreur de ce spectacle. Les hommes, les femmes, les enfants couraient affolés dans le théâtre, se pressant les uns contre les autres, s'étouffant aux portes déjà trop étroites, fuyant l'incendie plus rapide qu'eux. Des hurlements se faisaient entendre à l'intérieur, tandis que des torrents de fumée enveloppaient le bâtiment, de la base au sommet, en interceptant complètement la vue.

Il y avait à peine un quart-d'heure que l'incendie avait éclaté, et déjà tout secours semblait impossible. Sur les lieux arrive en toute hâte le gén. Carcey de Bellemare, commandant la subdivision des Alpes-Maritimes. Par ses ordres, personne n'a plus accès au théâtre. Peu à peu, à travers la fumée, se font jour d'immenses lueurs rouges. Alors toute la salle prenait feu, les poutres craquaient avec fracas : par ci par-là, des flammes multicolores voltigeaient comme de fantastiques feux-follets. Et, chose incroyable, si empouissant était alors cet effroyable spectacle, qu'on se sentait comme attiré dans la fournaise.

Comme toujours, les pompiers ont fait merveille. L'un d'eux était tombé dans le feu, il n'a pu être sauvé que par miracle.

C'est à ce moment que plusieurs malheureux se sont tués en se précipitant sur le pavé du haut du théâtre.

Enfin, après trois quarts d'heure d'efforts inouïs, grâce au travail des marins, la part du feu put être faite. Vers neuf heures, on donna l'ordre d'aller à la recherche des cadavres. Jamais tableau plus effrayant ne s'offrit à des regards humains. Au foyer, il s'échappait, à plus de cinquante pas, une épouvantable odeur de chair brûlée. Un exemple typique peut fournir une idée de cette horrible scène. Aux quatrième galeries, tel était l'amas des cadavres, qu'ils formaient en quelque sorte une barrière en bouchant hermétiquement le passage.

Sur ce tas de corps humains, on remarquait un grand vieillard, resté debout, les bras en croix, grâce au corps tout palpitant d'une petite fille de cinq ans, lui faisant équilibre. Quand on s'approcha de ces restes effrayants, un officier voulait saisir l'enfant : les bras de la pauvre petite lui restèrent dans les mains.

Pendant ce temps-là, les cadavres étaient apportés dans l'église Saint-Paul. Aux pieds de chaque mort était allumé un cierge. Jamais on ne vit scène plus terrifiante. Les visages de ces infortunés étaient méconnaissables. Le sein d'une femme grésillait encore, comme une côtelette sur le grill. Dans des boîtes on transportait des masses de chair informe, formant, pour ainsi dire, une bouillie noirâtre, exhalant une odeur pestilentielle, malgré le phénol qui les inondait. Successivement, tous ces restes ont été évacués sur l'hôpital et la mairie, chargés sur des prolonges d'artillerie et des tombereaux, accompagnés de torches à lueurs sinistres.

AVIS

Nous prions nos abonnés de nous payer leur abonnement afin de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent et de pouvoir en même temps obtenir la prime. On doit avoir remarqué que nous nous efforçons, depuis quelque temps, de publier des feuilletons et des gravures d'un grand intérêt. On devrait nous tenir compte de nos efforts. Nous commencerons bientôt la publication d'un autre feuilleton illustré plus intéressant encore peut-être que le *Capitaine de quinze ans*. Si on ajoute à cela l'avantage d'avoir la prime, il nous semble que c'est assez pour engager nos lecteurs à acquiescer à notre juste demande. Pourquoi nous obliger à envoyer des agents, à faire pour rien des dépenses si considérables ?

LA PREMIERE VISITE AUX PAUVRES

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici une admirable petite pièce de vers inédite, de M. Paul Blanchemain, le fils du poète de Longefont qui a laissé parmi nous de si ardents admirateurs. On verra que l'auteur a pour devise : *Noblesse oblige* ; car il est difficile de donner une teinte plus naïvement charmante, à une plus douce et plus touchante philosophie :

A MA FILLE

Elle avait entendu dire qu'au bout du bois
Les fièvres avaient mis un pauvre homme aux
Et nous étions partis à sa vive prière. [abois,
Elle réglait son pas sur le mien, toute fière.
L'horizon était bas, écrasant, désolé ;
Au fond du ciel brumeux, globe opaque et voilé,
Un froid soleil jetait sa lueur tamisée ;
Pas un lambeau d'azur, pas de nue irisée ;
Les chênes engourdis sous leur feuillage mort
Se penchaient tristement. Les rafales du nord
Parfois galvanisaient leur noirâtre ramure,
Et de leurs troncs trieux arrachaient un mur-
[mure,
Tel qu'un cri de vieillard transi jusqu'en ses os.

Nous suivâmes le val. Envahis par les eaux,
Les prés, que recouvrait une glace légère,
Sous les pas de l'enfant craquaient comme le
[verre.

Il montait du ruisseau de malsaines vapeurs ;
Mais à cet âge heureux elle ignorait nos peurs.
Puis avec cet instinct de l'ange ouvrant son aile,
Elle suivait la voix douce qui nous appelle,
Vers les chemins obscurs où les désespérés
Sont heureux d'un reflet de nos beaux jours dorés.

Les pauvres campagnards n'ont pas la haine
[sombre
Des fauves déclassés dont la cité s'encombre ;
Mais quand la santé manque et, sous un toit sans
[feu,
Quand un cri de faim monte, il en appelle à
[Dieu :
C'est le cri de Lazare au bord des seuils en fête !
Le riche doit l'entendre et par l'aumône faite
Le changer en un cri d'amour reconnaissant.

Je voulais que ma fleur, en s'épanouissant,
Sût combien le soleil en laisse vivre à l'ombre.
Je lui disais : Enfant, sais-tu quel est le nombre
De tant d'autres petits soeurs de ton bonheur ?
Combien n'attendent bercés dans un nid sans cha-
[leur,

Combien n'attendent l'heure où du fond de la
[huche
On arrache le pain moisi près de la cruche ?
Combien n'ont à croquer ni sucre ni bonbons ?
La chérie écoutait et puis faisait deux bonds,
Pour atteindre plus vite au seuil de la chaudière.
Sur son front innocent que l'espoir illumine,
Je lisais sa réponse : " Oh ! j'aurai des douceurs,
Là pour le petit frère, ici pour les deux sœurs."
Et me montrant son gros trésor de friandises,
Elle croyait déjà jouir de leurs surprises.

Nous entrâmes bientôt. L'homme était char-
[bonnier,
De ces gens qui s'en vont avec l'étroit panier
De vivres sur l'épaule, et leur vaillant courage,
Passer l'hiver au bois. Toujours pressé d'ouvrage
Ils rentrent seulement... voir si l'enfant grandit,
Si la femme n'a pas besoin d'autre crédit...
Tout perclus, Maillouchon, gardait sa triste
[chambre.
Sa hache se ronillait, et c'était en décembre.
La misère épuisait le courage et l'espoir
De cet homme. Son front, autrefois toujours noir,
Était de ce blanc mat d'où le sang se retire,
Blanc comme au front de saint arraché du mar-
[tyre.

Il eut peine à quitter un tremblant escabeau.
L'enfant le regardait et son petit cerveau,
Devant la pauvreté, cette sombre inconnue,
Restait dans l'épouvante. Avec sa paroi nue,
La chambre était si vide, et sous ses froids ri-
Le lit ne semblait pas l'asile du repos. [deux
Sur deux chenets de roc brûlait un bout de
[planche ;
Pour réchauffer ma fille une dernière branche
Y fut mise aussitôt : on prodiguait le feu.
La pauvrette saisie osa parler fort peu.

Aux enfants appelés sa main pâle et trem-
[blante
Donna sans un sourire, et sa marche était lente,
Quand nous nous remettions en route tous les
[deux.
A quelques pas de là, mes deux yeux sur ses
[yeux,
Je lui dis doucement : " T'expliques-tu, mi-
[gnonne,
Comme la main de Dieu pour toi se montra
[bonne !
Tandis qu'à la maison l'on songe à ton goûter,
Pour les pauvres enfants nul ne va l'appréter.
Ils sont nés, ils vivront au soleil, sous la pluie ;
Leur front doit ruisseler nul n'a le souci
[de
Rudes sont leurs chemins, les tiens sont apla-
[nis."

Elle me dit alors : " Dieu les a donc punis ?"
En jetant ce regard de l'enfant qui s'étonne,
— Elle ne croyait pas, cette douce mignonne,
Qu'on pût être innocent et n'être pas comblé.

Je revins stupéfait, confus, le cœur troublé
De voir cet ange, avec sa naïve ignorance,
Discuter le problème amer de la souffrance,

Qui fait que sous la loi d'un maître généreux,
Il est si peu d'élus et tant de malheureux.
Comment faire saisir à sa raison naissante
Qu'il se cache dans l'ombre une justice lente,
Qu'ici-bas un moment Dieu lui-même a permis
Que la douleur restât le lot de ses amis,
Et que l'éternité leur garde assez de joie
Pour compenser le deuil écrasant qui les broie.

Mais, de cette lugubre et pâle vision
Du malheureux, l'enfant garde l'impression,
Et lorsque le matin son joli minois rose,
Près des carreaux glacés en frissonnant se pose,
Elle songe tout bas à la sombre maison,
Où le malade git près d'un morne tison,
Elle bénit le ciel du beau toit qu'elle habite,
Et n'a plus qu'un projet : refaire sa visite,
Car l'hiver est plus dur encore que les derniers
Pour les pauvres petits enfants des charbonniers.

PAUL BLANCHEMAIN.

LA TEMPERANCE OBLIGATOIRE

La campagne entreprise par le parti de la tempérance, dans les législatures provinciales des Etats-Unis, se poursuit activement.

On mande d'Harrisbourg que la seconde Chambre de la Pennsylvanie a adopté, en deuxième lecture, par 98 voix contre 38 et après de vifs débats, une résolution ayant pour objet de soumettre au suffrage populaire un amendement à la Constitution en vertu duquel seront à jamais prohibées la fabrication et la vente de toutes liqueurs enivrantes, si ce n'est pour usages médicaux, industriels et scientifiques. Plusieurs amendements avaient été proposés, en vue d'autoriser l'emploi du vin dans les cérémonies du culte. Ils n'ont pas passé.

Les habitants de la Pennsylvanie auront donc l'occasion de se prononcer, lors des prochaines élections, pour ou contre le parti de la tempérance.

Dans le Connecticut, la Chambre des représentants a rejeté un amendement constitutionnel ayant pour objet d'interdire la fabrication et la vente des liqueurs enivrantes. Mais les habitants de cet heureux Etat n'y gagneront rien. L'interdiction en question existe déjà en vertu d'une loi qui, nous l'avons dit, s'adresse même au cidre.

Il y a mieux encore dans le Wisconsin. Une loi récemment votée dans cet Etat porte ce qui suit :

" Toute personne qui invitera une autre personne à boire à ses frais, et toute personne qui acceptera cette invitation, seront passibles d'arrestation et d'amende."

Le projet d'éclairer la ville de Montréal à la lumière électrique va devenir, d'ici à peu de temps, un fait accompli. Deux différentes compagnies doivent s'adresser à la législature locale, à sa prochaine session, pour en obtenir des chartes d'incorporation. L'une et l'autre se proposent de fournir ce luminaire d'un nouveau genre à tous ceux qui le désireront.

Le *Journal Officiel* de la République française du 6 avril publie le mouvement consulaire suivant :

Par décret en date du 1er avril 1881, rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères : M. Breuil (Marie-Joseph-Eli ond), consul général de France à New-York, a été admis à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Lefavre (Albert-Alexis), consul général de France à Québec, a été appelé, en la même qualité, au consulat général de France à New-York.

M. le comte de Sesmaisons, consul de Ire classe à Venise, a été nommé consul général et appelé, en cette qualité, au consulat général de France à Québec.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



L'INCENDIE DU THÉÂTRE DE NICE

LE TUNNEL

La compagnie du chemin de fer du Sud et du tunnel vient de recevoir un rapport préliminaire de M. Shanly, ingénieur civil chargé des explorations au sujet du tunnel projeté sous le Saint-Laurent, entre Longueuil et Hochelaga. Ce document a été envoyé au lieutenant-gouverneur de la province pour être adopté en conseil.

Les sondages ou moyen du foret diamanté, faits dans le cours de l'hiver, ont démontré que les travaux devaient atteindre une profondeur de vingt-quatre pieds plus avancés qu'on ne l'avait anticipé d'abord. A cette distance, la nature du roc se prête avantageusement au percement d'un tunnel. Les couches calcaires sont horizontales, ce qui expose moins à rencontrer des fissures ou des excavations dans le roc. La pierre à chaux, qu'on redoutait de rencontrer, n'a pas fait son apparition.

La pente sera plus sensible qu'on ne le calculait d'abord, vu la grande profondeur qu'il faut atteindre avant de rejoindre le roc. Ainsi, sur la rive nord, où la pente est plus rapide, la profondeur d'eau plus considérable et la position de la voie plus rapprochée du rivage, l'inclinaison devra avoir 105 pieds par mille. Sur l'autre côté, où les conditions du sol sont plus favorables, la pente ne sera que de 85 pieds. Le trafic devant se faire surtout du nord au sud, les désavantages que présente la rive nord ne sont pas d'une grande importance.

Des études ont été faites à deux endroits différents. Les travaux sur le No. 1 coûteraient \$3,800,000; sur le second, \$4,100,000. Ces chiffres comprennent tout ce qui est nécessaire pour continuer un ouvrage de première dans tous ses détails. Tous les calculs ont été faits pour rencontrer les dépenses imprévues.

Le choix s'est porté sur le tracé No. 1, et il est à espérer qu'on pourra opérer une grande réduction dans les frais des travaux en modifiant l'alignement qui conduit au chemin de fer du Nord.

Le tunnel aura 26 pieds de largeur et 22 pieds de hauteur, ce qui permettra aisément, dans son intérieur, la construction de deux voies. M. Shanly pense qu'à moins de retards imprévus, les travaux peuvent être accomplis dans une période de trois années.

Neuf compagnies de chemins de fer ont intérêt à ce que ce tunnel se construise. Ce sont : le chemin de fer du Nord, le Pacifique Canadien, le Canada Central, celui de Québec et Ontario, le South Eastern, le Delaware et l'Hudson, le chemin de fer projeté de la rive sud, l'International et l'Intercolonial, sans compter leurs embranchements ainsi que d'autres voies ferrées de moindre importance.

M. Shanly démontre que tous ces chemins de fer se portant vers ce tunnel, le volume du trafic devra être immense. En supposant que les frais de l'entreprise s'élevaient à \$4,000,000, un dividende de 7 p. c. représenterait une somme de \$280,000. Naturellement, le tarif sera proportionné au nombre de chars qui passeront dans le tunnel. 250 chars à \$6.00 chacun, 500 à \$3.00, ou 1,000 à \$1.50, donneront \$1,500 par jour. En accordant 313 jours ouvrables par année, nous arrivons à un revenu annuel de \$469,500, ou \$189,500 de surplus d'un taux de 7 p. c. sur un capital de \$4,000,000, montant suffisant pour faire face aux dépenses des travaux.

L'air sera renouvelé dans le tunnel au moyen d'appareils disposés à chaque extrémité, et il sera éclairé au moyen de la lumière électrique.

Lord Beaconsfield est à peine déposé dans sa bière, que les résultats politiques de sa mort préoccupent déjà tout le pays, et particulièrement les chefs du parti conservateur dont il était le premier. On croit que le choix devra se faire entre le marquis de Salisbury, lord Cranbrook et lord Cairns, actuellement lord chancelier. Ce dernier semble avoir pour lui la majorité. Sir Stafford Northcote continuera sans doute à diriger l'opposition.

ÇA ET LÀ

Nous prions ceux qui auraient une lithographie des exilés des Bermudes de vouloir bien nous la faire parvenir, afin que nous la reproduisions.

Le duc de Sutherland, le marquis de Stafford et un parti d'amis sont partis de Liverpool sur le steamer *Gullia* pour faire un voyage au Canada.

Nous sommes heureux d'annoncer que le gouvernement fédéral a fait une réduction considérable des droits sur les canaux. C'est un grand pat dans la bonne voie.

M. Legru, de la compagnie de l'Union Sucrière franco-canadienne, est en ce moment à Berthier où on est à construire une fabrique de sucre. Tous les travaux progressent rapidement et seront terminés vers l'automne. Aussitôt que l'on aura moissonné les betteraves on commencera à fabriquer.

Les rendements des sucreries ont été magnifiques cette année. Ainsi, dans la paroisse de St-Alexis, M. J. Lemieux a fait, avec 3,000 érabes, 4,800 livres de sucre et 700 gallons de sirop. M. Marc Ducharme, de Saint-Charles, a eu de 700 érabes 1,200 livres de sucre et 60 gallons de sirop. Un cultivateur de la Représentation, M. Isidore Bernard, a fait 60 livres de sucre, de 4 érabes seulement, depuis le commencement de la saison au 12 avril inclusivement.

On est à préparer en ce moment la liste des prix pour l'exposition qui aura lieu à Montréal en septembre prochain. Plusieurs personnes suggèrent aux marchands ou fabricants entrepreneurs d'offrir des prix spéciaux pour certains articles qu'ils fabriquent eux-mêmes. La chose se pratique avec succès aux Etats-Unis.

Nous sommes heureux d'annoncer que grâce à M. F.-X. Perreault, la France fera une exposition de ses produits à cette exposition. Le gouvernement Chapleau a envoyé l'invitation qu'on attendait en France pour exécuter cette grande idée commerciale.

Mgr l'archevêque de Québec a choisi M. l'abbé Cyrille-Etienne Legaré comme successeur de Mgr Casault, au vicariat-général. M. Legaré, né le 16 février 1832, à Québec, a fait ses études au séminaire de Québec, et a été ordonné prêtre le 18 septembre 1858. En 1853, il se rendit à Paris et suivit, pendant quatre ans, les cours de l'école des Carmes, si célèbre parmi toutes les écoles de Paris. M. Legaré revint à Québec le 10 décembre 1857. Après avoir été successivement professeur de belles-lettres, directeur du petit séminaire et directeur du grand séminaire, il se retira, au mois de juillet 1879, chez son frère, M. l'abbé Adolphe Legaré, curé de Ste-Croix.

Les journaux de Chicago annoncent la mort de Mark Beaubien, l'un des plus anciens habitants de cette ville. Lorsqu'il s'établit à Chicago, la grande ville de l'ouest n'était pas même un village. En 1830, il y tenait un hôtel, qui ne ressemblait pas au Grand Continental. C'était ni plus ni moins qu'une cabane. Il était très estimé, mais il n'a jamais voulu être candidat pour quoi que ce soit. A une réunion des premiers colons de Chicago, qui eut lieu, l'année dernière, Mark Beaubien fut un des premiers rendus. Il produisit un grand effet en jouant sur le violon, devant ses vieux camarades, les airs qui les avaient réjouis dans leur jeunesse, car Mark Beaubien avait été le joueur de violon le plus populaire de Chicago. Quand à une noce ou dans un bal on manquait de musique, on envoyait chercher le vieux Mark.

Il était né à Détroit ou il demeurait

quand le général Hull capitula en 1812. Il alla s'établir à Chicago en 1826 et construisit le premier bateau qui ait mis en communication les deux rives de la rivière.

L'église Notre-Dame des Canadiens, à Worcester, Mass., est presque terminée : les travaux, à l'intérieur de cette église, sont déjà finis, moins l'autel et le sanctuaire, et dans un mois, ceux de l'extérieur le seront.

Le programme, pour la dédicace de cette église—cérémonie qui aura lieu le dernier dimanche de mai—n'est pas encore formulé ; mais il est presque certain que Nos Seigneurs les Evêques O'Reilly, du diocèse, Fabre, de Montréal, et Lafêche, des Trois-Rivières, assisteront à la cérémonie.

L'élargissement et les réparations de l'église, la construction du couvent et l'achat des terrains près de cette dernière bâtisse, se montent à environ \$40,000. Jusqu'à présent, le montant reçu pour cette construction est de \$7,400.

On ne pensait pas, il y a cinquante ans, que le juif Disraëli deviendrait un grand homme. Efféminé, léger, dissipé, jouant au dandy, il paraissait s'occuper beaucoup plus de faire admirer la coupe de ses habits, les boucles de ses cheveux et l'élégance de ses manières que ses talents et ses connaissances. Battu quatre fois avant de pouvoir se faire élire, obligé de discontinuer son discours la première fois qu'il prit la parole dans le parlement, ses débuts laissaient à désirer. Mais il avait juré d'arriver, il voulait devenir le premier dans un pays où les hommes ne manquent pas. A force de persévérance, de souplesse et de travail il réalisa ses rêves ; il monta degré par degré jusqu'au sommet du pouvoir, il devint le Premier de son pays et l'un des hommes les plus distingués du monde. Il est mort, dit-on, sans avoir recours aux secours d'aucune religion. Il était juif ; or un homme comme Beaconsfield pouvait-il croire sérieusement à la religion juive ?

On lit dans le *Moniteur du Commerce* :

Que sont les sacrifices accompli par le Canada à côté de ceux que les Etats-Unis s'imposent ? Le canal Welland approfondi et élargi est un magnifique portique, une entrée colossale qui aboutit à une impasse. Que les grands navires des lacs de la flotte nouvelle que les riverains des grands lacs se sont créés descendent le canal Welland et entrent dans le lac Ontario, il leur faudra décharger à Kingston des cargaisons que les navires de mer attendent quelques centaines de milles plus bas, faute d'un élargissement de quelques parties de canaux qui rendent illusoire l'amélioration effectuée. Ce déchargement augmente de 2 cents par minot le fret du grain et cause deux jours de retard dans la livraison au port d'embarquement. Si ces navires des lacs eussent pu descendre à Montréal, ils y eussent créé un fret à la remonte. Le commerce transatlantique vers les lacs eut pris le Saint-Laurent comme route, sachant y rencontrer des transports avides de fret de retour vers les greniers de l'Ouest.

Mais au lieu de cette conception large de l'intérêt général du pays, qu'avons-nous obtenu ? Un abaissement de 1 pour cent sur l'intérêt de la dette du lac St-Pierre, et permettre ainsi à la ville de Montréal d'affranchir sa rade et ses quais de toute redevance. A des adversaires unis et sachant ce qu'ils veulent, et prêts à tous les sacrifices pour obtenir ce qu'ils veulent, on oppose l'indécision et la demi-mesure ; on hésite à toucher à des intérêts particuliers de peu d'importance en présence de l'intérêt futur de la navigation, et des années s'écouleront peut-être avant que les travaux d'élargissement, même immédiatement entrepris, viennent combler par leurs résultats les pertes que l'avance, prise dans leurs mesures énergiques par les Etats-Unis, nous auront causées.

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE

La cathédrale de Séville est un des plus beaux monuments de l'Espagne. On en posa la première pierre en 1401 sur les ruines d'une ancienne mosquée et elle ne fut achevée qu'en 1519 : ainsi il fallut plus d'un siècle pour élever ce magnifique édifice, et quarante-cinq architectes, soixante-et-sept sculpteurs, trente-huit peintres, vingt-trois graveurs, verriers, orfèvres ou serruriers, y accumulèrent les chefs-d'œuvre et lui consacèrent une grande partie de leur existence artistique.

Il faudrait une année entière, a dit un de ses admirateurs les plus compétents, pour la visiter à fond, et l'on n'aurait pas encore tout vu. Les sculptures en pierre, en bois, en argent, de Juan de Arfé, de Juan Millan, de Montanès, de Roldan ; les peintures de Murillo, de Zurbaran, de Pierre Campana, des Herrera vieux et jeune, de Juan Valdes, de Goya, encombrant les chapelles, les sacristies, les salles capitulaires.

Les pagodes indoues les plus vastes n'approchent pas de la métropole sévillane. C'est une montagne creuse, une vallée renversée ; Notre-Dame de Paris se promènerait la tête haute dans la nef du milieu, qui est d'une élévation épouvantable. Des piliers gros comme des tours et qui paraissent frêles à faire frémir s'élançant du sol ou retombent des voûtes comme les stalactites d'une grotte de géants.

Les quatre nefs latérales, quoique moins hautes, pourraient abriter des églises avec leur clocher. Le rotule, ou maître autel, avec ses escaliers, ses superpositions d'architectures, ses files de statues entassées par étages, est à lui seul un édifice immense : il monte presque jusqu'à la voûte.

Le cierge pascal, grand comme un mât de vaisseau, pèse deux mille cinquante cinquante livres ; le chandelier de bronze qui le supporte est une espèce de colonne de la place Vendôme ; il est copié sur le chandelier du temple de Jérusalem, ainsi qu'on le voit figurer sur les bas-reliefs de l'arc de Titus. Tout est dans cette proportion grandiose. Il se brûle par an, dans la cathédrale, vingt mille livres de cire et autant d'huile, et chaque jour on dit cinq cents messes aux quatre-vingts autels.

Le catafalque qui sert pendant la semaine sainte, et qu'on appelle le monument a près de cent pieds de haut. Les orgues, d'une proportion gigantesque, ont l'air des colonnades basaltiques de la grotte de Fingal, et pourtant les ouragans et les tonnerres qui s'échappent de leurs tuyaux, gros comme des canons de siège, semblent des murmures mélodieux, des gazouillements d'oiseaux et de séraphins sous ces ogives colossales.

On compte quatre-vingt-trois fenêtres à vitraux de couleur, peintes d'après des cartons de Michel-Ange, de Raphael, de Durer, de Peregrino, de Tibaldi, et de Lucas Cambiaso ; les plus anciens et les plus beaux ont été exécutés par Arnold de Flandre, célèbre peintre verrier ; les derniers, qui datent de 1819, montrent combien l'art a dégénéré depuis le seizième siècle. Le chœur, de style gothique, est enjolivé de tourelles, de fleches, de niches découpées à jour, de figurines, de feuillages, immense et minutieux travail qui confond l'imagination.

Ce prodige délicat de patience et de génie porte du moins le nom de son auteur, et l'admiration trouve sur qui se fixer. Sur l'un des panneaux du côté de l'évangile est tracé cette inscription : *Este coro hizo Nufro Sanchez entallador que Dios hava ano de 1475* ; Nufro Sanchez, sculpteur, que Dieu ait en sa sainte garde, fit ce chœur en 1475.

C'est dans le baptistère de la cathédrale que se trouve le chef-d'œuvre de Murillo, son *St-Antoine de Padoue*.

Jamais la magie de la peinture, a écrit M. Théophile Gautier, n'a été poussée plus loin. Le saint en extase est à genoux au milieu de sa cellule, dont tous les pauvres détails sont rendus avec cette réalité vigoureuse qui caractérise l'école espagnole.—*La Semaine des Familles*.

IMPRESSIONS D'UN FRANÇAIS QUI VOYAGE EN TUNISIE

La première impression que ressent le Français en débarquant à la Goulette, est des plus vives. Elle n'est pas précisément enchanteresse, mais elle frappe fort. On sent qu'on ne l'oubliera jamais. C'est que la Tunisie est restée le pays arabe dans toute sa lumineuse pauvreté.

Alors que l'Algérie, notre colonie mère s'est francisée au point de n'avoir plus que de rares villes arabes, la Tunisie, notre colonie par adoption, n'a pas encore été touchée par la transformation européenne, ou du moins la ville de Tunis l'a été si peu, que ce n'est guère la peine d'en parler.

On quitte le mauvais mouillage de la Goulette pour gagner Tunis par le chemin de fer. Déjà la misère des Arabes vous entoure. Le long des maisons bâties çà et là, dans les quelques rues de la Goulette, on voit accroupies des formes humaines. Ce sont des blocs enfarinés qui ne disent guère mieux que celui de la fable. On les peut prendre également pour des sacs de pommes de terre. Pourtant, des burnous troués, salis, tachés, rapiécés émerge une tête brûlée par le soleil, couverte d'une barbe grise et illuminée par deux lanternes qui s'éteignent quand le voyageur, objet de curiosité passagère, a poursuivi sa route.

Ces files d'Arabes aux turbans fanés se chauffent au soleil, pendant que les forçats enchaînés balayent la rue, sous la direction d'un soldat du Bey, pauvre comme Job et plus enchaîné à la misère que les galériens qu'il surveille. Deux ou trois Abyssiniens ont le courage de se lever et de mendier quelque monnaie de cuivre. Ce sont les hardis de la situation. Les indigènes sont ceux qui se laissent vivre au pied des murs, les yeux dans le ciel bleu et la cigarette aux lèvres.

On sent, avant même d'arriver à Tunis, qu'on a mis le pied sur un coin de la terre où l'Islamisme a été si vivant, si ombrageux, si intense, qu'il se donne aujourd'hui un mal infini pour succomber devant la civilisation.

L'arrivée dans la ville, après une longue demi-heure de trajet autour du lac El-Bahira, confirme la première impression ressentie à la Goulette.

Maisons blanches et masures surtout, ruelles tortueuses et sales, labrynthes où l'Européen se perd des heures entières sans trouver un point de repère autre que les innombrables mosquées dans lesquelles il lui est interdit d'entrer; portes de pierre d'un âge ancien, toits en dos d'âne et minarets sans nombre, le tout groupé misérablement, rabougri, sans air.

A peine quelques vingtaines de maisons européennes constituent-elles un nouveau quartier, qui s'étend vers la gare.

Le reste de la ville est juif, maure, arabe ou maltais. Partout la pauvreté apparente des maisons y serre le cœur. Les bazars sont nombreux, et rien n'est curieux comme la promenade de l'étranger, accompagné d'un indispensable drogman, dans les ruelles étroites bordées d'échoppes, où les soieries, l'or, les diamants, les fusils, les breloques et la chandelle de douze sont entassés côte à côte.

Les Arabes marchands, enfouis au fond de leur cases et assis en "tailleurs," échantent, d'un côté de la ruelle à l'autre, des conversations interminables; les Juifs proposent leurs marchandises; les Maltais rincent les vases et nettoient les boutiques; les Arabes président aux transactions; tout ce monde en costume oriental, parlant sans trêve dix ou douze dialectes; tous ces hommes d'affaires et d'argent, tous ces marchands en robes jaunes, vertes, bleues, rouges, à grandes cuiottes blanches et à turbans énormes, sont au comble de leurs vœux en négociant les plus grosses affaires dans ces réduits, dans ces ruelles, dans ces sentines, dans ces trous.

Parfois un rayon de soleil parvient à percer les toits de planches pourries qu'on jette sur les rues pour éviter la chaleur, et alors tout ce grouillement d'être bariolés et d'étoffes exposées, de poignards damas-

quinés et de savates ornées de broderies, reçoit comme un bain de lumière magique qui fait comprendre les enthousiasmes de Théophile Gautier et de Flaubert, les conceptions merveilleuses de Delacroix et de Fromentin.

Mais vraiment, comme tout cela est bien plus beau sur la toile des maîtres que dans la rue étroite et puante de Tunis! Il y a néanmoins çà et là de beaux cheiks bien habillés, qui passent à cheval et qui ont grand air.

Toutes les rues de Tunis, en dehors du bazar, sont mal bâties, aussi étroites et mal pavées. Les voitures n'y peuvent guère passer, et il y a peu de voitures à Tunis, quoiqu'en aient dit certains voyageurs. J'ai compté à peu près onze fiacres, et quels fiacres! depuis mon arrivée ici. Les ayant vus tous à la file, en station, et circuler isolément dans les rues, j'en ai reconnu à peu près tous les cochers, et je crois que le douzième n'existe pas.

Les hommes sont en grande majorité dans les rues. Suivant la coutume arabe, les femmes restent à la maison, où leur maître et seigneur les engraisse artificiellement pour qu'elles soient belles. Il faut savoir qu'à Tunis, la graisse est le synonyme de la beauté. Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure, car çà été le sujet de mon étonnement continu, outre que j'en risais malgré moi devant les Arabes.

On voit circuler dans les rues beaucoup de petits ânes, tout maigrelets, étiques, autant que rachitiques, sur l'extrémité dorsale desquels les Arabes de la campagne sont impitoyablement montés.

Les grandes jambes des cavaliers rasent presque la terre, et les petites bêtes vont le diable.

Les burnous fanés sont si nombreux dans les rues où il y a un peu de mouvement, qu'ils donnent aux yeux une fausse impression. On croit voir tout en sale, même le ciel, qui est presque toujours d'un bleu superbe.

Les Européens sont assez nombreux, mais dans le quartier nouveau, c'est à-dire près du télégraphe, de la poste, des transatlantiques, dont le bureau est le centre de la vie française. Néanmoins, presque tous les Européens, quand ils séjournent à Tunis, abandonnent le chapeau et mettent le fez. Les agents des services d'utilité générale, tels que facteurs de la poste ou du télégraphe, sont tous des indigènes, choisis parmi les plus intelligents, et il est, ma foi, assez original de recevoir un télégramme des mains d'un grand gaillard à turban, qui ressemble à l'Abd-el-Kader dont l'imagerie d'Epinal a entretenu notre enfance.

Les Maltais et les Maltaises sont nombreux dans les rues de Tunis. Hommes et femmes y représentent l'élément tout à fait inférior.

Les Maltaises portent de grandes capotes noires qui rappellent les costumes de la Basse-Normandie et qui font un effet singulier au milieu des éclatantes couleurs dont se parent les Orientaux.

Il y a, dans les rues, d'insupportables Italiens qui sont venus avec des pianos mécaniques, et qui tournent leur manivelle avec avidité. Je n'ai jamais autant entendu les airs d'Anda qu'à Tunis, et dans quel style! Les Italiens, qui font tant de bruit, n'ont aucune propriété dans la Tunisie. Ils y sont, au contraire, généralement pauvres.

Il y a peu d'Anglais, et la langue la plus répandue m'a paru être le français, bien que le bas peuple, qui fait les petits métiers des rues, parle l'italien.

La bigarrure des costumes, la sonorité étrange des cris de la rue, le défilé des ânes et des Arabes, çà et là un chanteur ambulancier qui frappe sur un tambour de basque et laisse échapper une mélodie sinistre, voilà Tunis. C'est éclatant et triste.

Il s'y mêle un élément profondément comique, je l'ai dit. La présence des femmes tunisiennes, juives ou arabes de la campagne, qui sortent dans les rues voi-

lées ou sans voiles, selon la religion, jette un peu de gaieté dans le tableau.

Et quelle n'a pas été ma surprise lorsque j'ai vu successivement passer une, deux, trois, puis dix, puis vingt femmes tunisiennes, toutes rondes et petites comme des barriques, énormes "hippopotameesques" et qu'on m'a démontré que cette "graisseur" était le résultat d'études incessantes! Presque dévêtues dans la partie inférieure du corps, les Tunisiennes emprisonnent leurs jambes courtes dans une espèce de caleçon, tantôt blanc, tantôt vert, tantôt rose, tantôt doré sur toutes les coutures; le tour de la ceinture est soigneusement dessiné par une sorte de *tutu* ressemblant à celui de nos danseuses... à la foire des Loges, et la veste éclatante qui couvre les épaules est recouverte elle-même d'un voile de soie ou de cachemire blanc (pour les femmes du Tout-Tunis), qui leur donne l'air de pénitents blancs, par derrière, et, par devant, de la femme-torpille dans sa tenue d'exhibition.

Un Russe, M. de Tchihatcheff, qui a publié dernièrement un court aperçu sur la Tunisie, a exprimé son impression, qui est celle de tous les Européens, en disant que le costume des femmes tunisiennes produisait un effet "à la fois comique et blessant la décence." Dans la crainte de ne pas trouver, moi Français, une périphrase aussi heureuse, je me sers de celle-là pour traduire mon étonnement.

Le pire des spectacles est celui qu'offre à l'étranger la troupe, la cohorte, la légion, peu nombreuse du reste, des soldats du Bey.

En France, quand vous entendez parler ou quand vous parlez de Tunis, vous êtes très sérieux en prononçant ces mots: le gouvernement du Bey, les soldats du Bey, les canons du Bey, les généraux du Bey. Quand on voit tout cela de près, on pousse de rire. Souloouche avait certainement mieux. Les soldats du Bey sont de pauvres hères crasseux, de noir habillés comme des croque-morts dont ils ont l'aspect, et coiffés d'un fez, passé au rose pâle.

Les pieds nus (et sales, vous pensez!) ils marchent par respect humains dans d'horribles savates éculées, portant un fusil à piston comme on porte un balai. Ils ont un sou par jour et doivent se nourrir avec ces cinq centimes. C'est maigre. Mais ils sont encore plus maigres que la somme.

On les voit circuler dans les rues, où ils n'ont ni autorité ni tenue. J'ai donné plusieurs fois deux sous à ces militaires de vaudeville, et je dois dire qu'ils ont accepté ce mince témoignage avec reconnaissance.

Le premier que j'ai vu n'avait pas son fusil. Il se promenait rêveur et lézardé par les intempéries, sur la place de la Marine, la soule promenade de Tunis.

— Quel est ce malheureux? demandai-je à un négociant de Tunis qui m'accompagnait. Quelque vagabond, sans doute? — Du tout. C'est un gendarme.

Etant allé visiter le Dar-el Bey ou palais de l'étonnant souverain qui sait si bien se moquer de nous, je vis à la sortie un pauvre diable tout dépenaillé, avec la goutte au nez et le teint hâve, qui me regardait avec sollicitude.

Pensant que j'avais affaire à quelque gardien subalterne, je lui donnai dix sous. Il eut un sourire amer.

— Monsieur doit donner plus, me dit le drogman. C'est le capitaine du palais.

— Ah! c'est le capitaine! Voilà deux jolis francs!

Et j'ai donné quarante sous de plus au capitaine.

C'est peut-être l'unique fois de ma vie où l'occasion de cette libéralité singulière me sera offerte.

Pour un général, j'eusse été jusqu'à l'écu

PIERRE GIFFARD.

Des diverses parties du Canada on télégraphie que les cultivateurs ont commencé à préparer le sol pour les semailles. La température jusqu'ici a été propice. En plusieurs endroits on désire la pluie.

LES NIHILISTES

C'est au milieu de 1878 qu'est né, dans le nihilisme philosophique et doctrinal, le groupe des *terroristes*. Ce groupe tint un congrès à Lipetsk; les séances avaient lieu dans les bois, dans les bruyères, aux environs de la ville, comme faisaient les sectes mystiques du moyen âge. Le groupe se divisa en deux sections, la commission dirigeante et le comité exécutif.

Un juif nommé Goldenberg, celui-là même qui fit plus tard toutes ces révélations, souleva la question du régime. Il fut résolu qu'on riposterait aux poursuites du gouvernement par l'assassinat de l'empereur et des principaux personnages engagés dans la répression. C'est à ce congrès que fut décidé l'emploi des substances explosives dans le genre de la dynamite.

Les terroristes avaient besoin d'argent. Il en fallait d'abord pour la préparation des crimes, non qu'il dussent coûter bien cher, car il n'y avait pas de dévouement à payer. Ainsi, dans l'affaire de Solowieff, les frais se bornèrent à l'achat d'une casquette d'uniforme et d'un revolver. La main d'œuvre était à bon marché.

Mais il fallait surtout de l'argent pour faire vivre un grand nombre d'individus, en attendant qu'on les jetât sur la scène pour jouer leurs rôles sanglants.

Ce fut le hasard qui leur constitua une caisse. Un certain Lizogoub hérita d'environ 2,000,000 roubles, plus d'un demi-million de francs, et les donna à l'association. Tout le monde vécut là-dessus pendant plus de deux ans.

L'Agence russe donne les détails suivants sur la demoiselle Sophie Pérovsky. Très-bien apparentée et fille d'un homme des plus honorables, qui a occupé de hautes fonctions et qui, depuis sa dernière fuite, est tombé dans un état voisin de la folie, Sophie Pérovsky a reçu une éducation très-soignée et rien ne laissait présager la voie fatale où elle est entrée. Maigre, brune, assez jolie personne; elle n'avait ni dans sa mise ni dans ses allures aucun de ces signes caractéristiques qui distinguent les femmes nihilistes. Lors du fameux procès des 133, jugé par le sénat, Sophie Pérovsky était accusée d'avoir fait de la propagande révolutionnaire et d'avoir distribué des proclamations incendiaires. Elle fut alors internée par voie administrative et placée sous la surveillance de la police.

En 1878 elle disparut subitement, et toutes les recherches faites depuis pour la retrouver restèrent vaines. Elle fut enfin arrêtée l'autre jour à Saint-Petersbourg même. Elle a commencé par avouer sa complicité avec Hartmann dans l'affaire de la mine du 19 novembre 1879 du chemin de fer de Moscou contre le train impérial. C'est elle qui cohabitait avec Hartmann dans la maison d'où partit l'explosion et dans laquelle ils se faisaient passer pour les époux Soukhoroukof. Elle a déclaré ensuite sans détours qu'après l'arrestation, le 27 février, de Jéliabot, elle l'avait remplacé dans la direction du complot qui avait pour but et qui a eu pour résultat l'assassinat du 13 mars.

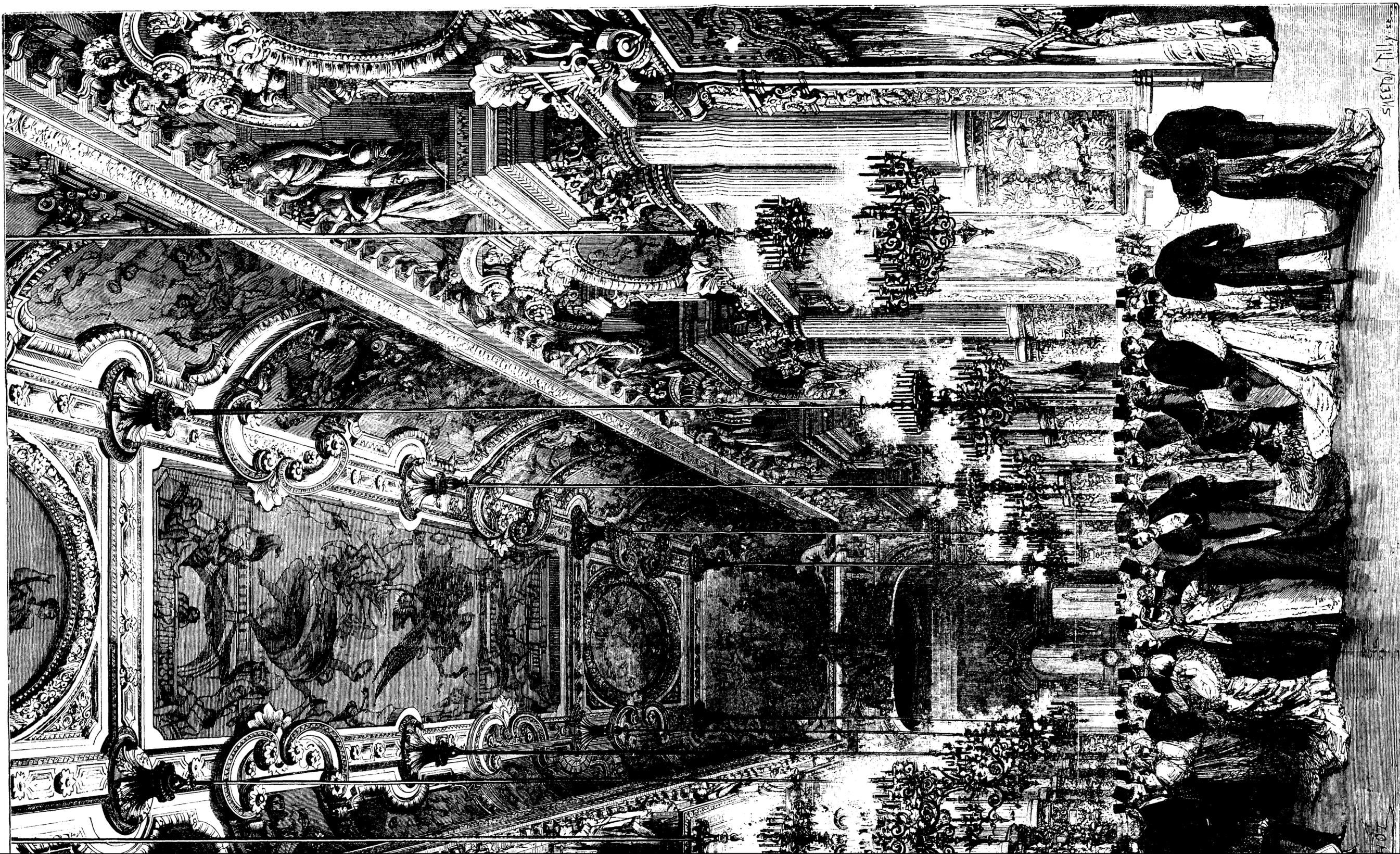
— Des gants en toile d'araignée sont la dernière nouveauté à Londres.

— Une dépêche d'Alger dit que 2,000 Tunisiens s'avancent vers la frontière. Les Khroumiers croient qu'ils aideront à repousser les troupes françaises.

MES DAMES. — Voulez-vous un beau chapeau? vous plait-il d'avoir de magnifiques plumes, fleurs, rubans, dentelle? Enfin desirez-vous être coiffée à la mode? Ne manquez pas de vous rendre chez Gravel et Thibault, là vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin. Rappelez-vous que la coiffure est le complément de la toilette d'une Dame, et qu'elle n'est réellement bien coiffée qu'autant que son chapeau a cette tournure, cette forme, cette élégance que savent si bien leur donner les modistes de chez Gravel et Thibault.

N. B. Mlle Duclos, chargée de la direction du département, aidée de Mlle Dutil et de plusieurs autres modistes, recevront avec politesse et empressement les Dames qui voudront bien leur confier leur chapeau.

Il nous fait plaisir aussi d'attirer l'attention des Messieurs sur nos Tweeds dont les qualités et les prix défient toute concurrence. GRAVEL ET THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine.



LE BAL DE LA MI-CAREME A L'OPERA A PARIS

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

UN ENTERREMENT ROYAL

Le lendemain, 29 mai, la VILLE DE KAZONNDÉ PRÉSENTAIT UN ASPECT INACCOUTUMÉ. Les indigènes, terrifiés, se tenaient enfermés dans leurs huttes. Ils n'avaient jamais vu ni un roi qui se disait d'essence divine, ni un simple ministre mourrir de cette horrible mort. Ils n'étaient pas sans avoir brûlé déjà quelques-uns de leurs semblables, et les plus vieux ne pouvaient oublier certains préparatifs culinaires relatifs au cannibalisme. Ils savaient donc combien l'incinération d'un corps humain s'opère difficilement, et voilà que leur roi et son ministre avaient brûlé comme tout seuls ! Cela leur paraissait et devait, en effet, leur paraître inexplicable.

José-Antonio Alvez se tenait coi dans sa demeure. Il pouvait craindre qu'on ne le rendit responsable de l'accident. Negro lui avait fait comprendre ce qui s'était passé, et l'avertissait de prendre garde à lui-même. Mettre la mort de Moini Loungga à son compte, eût été une mauvaise affaire dont il ne se fût peut-être pas tiré sans dommage.

Mais Negro eut une bonne idée. Par ses soins, Alvez fit répandre le bruit que cette mort du souverain de Kazonndé était surnaturelle, que le grand Manitou ne la réservait qu'à ses élus, et les indigènes, si enclins à la superstition, ne répugnèrent point à accepter cette bourde. Le feu qui sortait des corps du roi et de son ministre devint un feu sacré. Il n'y avait plus qu'à honorer Moini Loungga par des funérailles dignes d'un homme élevé au rang des dieux.

Ces funérailles, avec tout le cérémonial qu'elles comportent chez les peuplades africaines, c'était l'occasion offerte à Negro d'y faire jouer un rôle à Dick Sand. Ce qu'allait coûter de sang cette mort du roi Moini Loungga, on le croirait difficilement, si les voyageurs de l'Afrique centrale, le lieutenant Cameron, entre autres, n'avaient relaté des faits qui ne peuvent être mis en doute.

L'héritière naturelle du roi de Kazonndé était la reine Moïna. En procédant sans retard aux cérémonies funébres, elle faisait acte d'autorité souveraine, et pouvait ainsi distancer les compétiteurs, entre autres ce roi de l'Oukousou, qui tendait à empiéter sur les droits des souverains du Kazonndé. En outre, Moïna, par cela même qu'elle devenait reine, évitait le sort cruel réservé aux autres épouses du défunt, et, en même temps, elle se débarrassait des plus jeunes dont elle, première en date, avait nécessairement eu à se plaindre. Ce résultat convenait particulièrement au tempérament féroce de cette magère. Elle fit donc annoncer, à son de cornes de coudon et de marimbébas, que les funérailles du roi défunt s'accompliraient le lendemain soir avec tout le cérémonial d'usage.

Aucune protestation ne fut faite, ni à la cour, ni dans la plèbe indigène. Alvez et les autres traitants n'avaient rien à craindre de l'avènement de cette reine Moïna. Avec quelques présents, quelques flatteries, ils la soumettraient aisément à leur influence. Donc, l'héritage royal se transmettait sans difficultés. Il n'y eut de terreur qu'au harem, et non sans raison.

Les travaux préparatoires des funérailles furent commencés le jour même. A l'extrémité de la grande rue de Kazonndé, coulait un ruisseau profond, torrentueux, affluent du Coango. Ce ruisseau, il s'agissait de le détourner, afin de mettre son lit à sec ; c'est dans ce lit que devait être creusée la fosse royale ; après l'ensevelissement, le ruisseau serait rendu à son cours naturel.

Les indigènes s'employèrent activement à construire un barrage qui obligât le ruisseau à se frayer un lit provisoire à travers la plaine de Kazonndé. Au dernier tableau de la cérémonie funèbre, ce barrage serait rompu, et le torrent reprendrait son ancien lit.

Negoro destinait Dick Sand à compléter le nombre des victimes qui devaient être sacrifiées sur la tombe du roi. Il avait été témoin de l'irrésistible mouvement de colère du jeune novice, lorsque Harris lui avait appris la mort de Mrs Weldon et du petit Jack. Negro, lâche coquin, ne se fût pas exposé à subir le même sort que son complice. Mais maintenant, en face d'un prisonnier solidement attaché des pieds et des mains, il supposa qu'il n'avait rien à craindre, et il résolut de lui rendre visite. Negro était un de ces misérables auxquels il ne suffit pas de torturer leurs victimes : il faut encore qu'ils jouissent de leurs souffrances.

Il se rendit donc, vers le milieu de la journée, au baracon où Dick Sand était gardé à vue par un havildar ; là, étroitement garrotté, gisait le jeune novice, presque entièrement privé de nourriture depuis vingt-quatre heures, affaibli par les misères passées, torturé par ces liens qui entraînent dans ses chairs, pouvant à peine se retourner, attendant la mort, si cruelle qu'elle dût être, comme un terme à tant de maux.

Cependant, à la vue de Negro, tout son être frémit. Il fit un effort instinctif pour briser les liens qui l'empêchaient de se jeter sur ce misérable et d'en avoir raison. Mais Hercule lui-même ne fût pas parvenu à les rompre. Il comprit que c'était un autre genre de lutte qui allait s'engager entre eux deux, et, s'armant de calme, Dick Sand se borna à regarder Negro bien en face, décidé à ne pas lui faire l'honneur d'une réponse, quoi qu'il pût dire.

— J'ai eu de mon devoir, lui dit Negro pour débiter, de venir saluer une dernière fois mon jeune capitaine et de lui faire savoir combien je regrette pour lui qu'il ne commande plus ici comme il commandait à bord du *Pilgrim*.

Et, voyant que Dick Sand ne répondait pas : — Et quoi, capitaine, est-ce que vous ne reconnaissez pas votre ancien cuisinier ? Il vient cependant prendre vos ordres et vous demander ce qu'il devra vous servir à votre déjeuner.

En même temps, Negro poussa brutalement du pied le jeune novice étonné sur le sol.

— J'aurais en outre, ajouta-t-il, une autre question à vous adresser, mon jeune capitaine. Pourriez-vous enfin m'expliquer comment, voulant aborder le littoral américain, vous êtes venu à bout d'arriver à l'Angola où vous êtes ?

Dick Sand n'avait certes plus besoin des paroles du Portugais pour comprendre qu'il avait deviné juste, quand il avait enfin reconnu que le compas du *Pilgrim* avait dû être faussé par ce traître. Mais la question de Negro était un aveu. Il n'y répondit encore que par un méprisant silence.

— Vous avouerez, capitaine, reprit Negro, qu'il est heureux pour vous qu'il se soit trouvé à bord un marin, un vrai celui-là. Où serions-nous sans lui, grand Dieu ! Au lieu de périr sur quelque brisant ou la tempête vous aurait jeté, vous êtes arrivé, grâce à lui, dans un port ami, et si c'est à quelqu'un que vous devez d'être enfin en lieu sûr, c'est à ce marin que vous avez eu le tort de dédaigner, mon jeune maître !

En parlant ainsi, Negro, dont le calme apparent n'était que le résultat d'un immense effort, avait approché sa figure de Dick Sand ; sa face, devenue subitement féroce, le touchait de si près, qu'on eût cru qu'il allait le dévorer. La fureur de ce coquin ne put se contenir plus longtemps :

— A chacun son tour ! s'écria-t-il soudain dans le paroxysme de la fureur que surexcitait en lui le calme de sa victime. Aujourd'hui, c'est moi qui suis le capitaine, moi qui suis le maître ! Ta vie de mousse manqué est dans mes mains.

— Prends-la, lui répondit Dick Sand s'emouvoir. Mais sache-le, il est au ciel un Dieu vengeur de tous les crimes, et ta punition n'est pas loin !

— Si Dieu s'occupe des humains, il n'est que temps qu'il s'occupe de toi !

— Je suis prêt à paraître devant le Juge Suprême, répondit froidement Dick Sand, et la mort ne me fera pas peur !

— C'est ce que nous verrons ! hurla Negro. Tu comptes peut-être sur un secours quelconque. Un secours à Kazonndé, où Alvez et moi sommes tout-puissants, tu es fou ! Tu te dis peut-être que tes compagnons sont encore là, ce vieux Tom et les autres ! Détrompe-toi ! Il y a longtemps qu'ils sont vendus et partis pour Zanzibar, trop heureux s'ils ne crévent pas en route !

— Dieu a mille moyens de rendre sa justice, répliqua Dick Sand. Le moindre instrument peut lui suffire. Hercule est libre.

— Hercule ! s'écria Negro en frappant la terre du pied, il y a longtemps qu'il a péri sous la dent des lions et des panthères, et je ne regrette qu'une chose : c'est que ces bêtes féroces aient devancé ma vengeance.

— Si Hercule est mort, répondit Dick Sand, Dingo est vivant lui. Un chien comme celui-là, Negro, c'est plus qu'il n'en faut pour avoir raison d'un homme de ta sorte. Je te connais à fond Negro, tu n'es pas brave. Dingo te cherche, il saura te retrouver, tu mourras un jour sous sa dent.

— MISÉRABLE ! S'ÉCRIA LE PORTUGAIS EXASPÉRÉ. Misérable ! Dingo est mort d'une balle que je lui ai envoyée ! Il est mort comme Mrs Weldon et son fils, mort comme mourront tous les survivants du *Pilgrim* !

— Et comme tu mourras toi-même avant peu ! répondit Dick Sand, dont le regard tranquille faisait blémir le Portugais.

Negoro, hors de lui, fut sur le point de passer de la parole aux gestes et d'étrangler de ses mains son prisonnier désarmé. Déjà il s'était jeté sur lui et il le secouait avec fureur, quand une réflexion soudaine l'arrêta. Il comprit qu'il allait tuer sa victime, que tout serait fini, et que ce serait lui épargner les vingt-quatre heures de torture qu'il lui ménageait. Il se redressa donc, dit quelques mots à l'havildar demeuré impassible, lui recommanda de veiller sévèrement sur le prisonnier, et sortit du baracon.

Au lieu de l'abattre, cette scène avait rendu à Dick Sand toute sa force morale. Son énergie physique en subit l'heureux contre-coup et re-

prit en même temps le dessus. Negro, en s'accrochant à lui dans sa rage, avait-il quelque peu desserré les liens qui jusque-là lui avaient rendu tout mouvement impossible ? C'est probable, car Dick Sand se rendit compte que ses membres avaient plus de jeu qu'avant l'arrivée de son bourreau. Le jeune novice, se sentant soulagé, se dit qu'il lui serait peut-être possible de dégager ses bras sans trop d'efforts. Gardé comme il l'était dans une prison solidement close, ce ne serait sans doute qu'une gêne, qu'un supplice de moins ; mais il est tel moment dans la vie où le plus petit bien-être est inappréciable.

Certes, Dick Sand n'espérait rien. Aucun secours humain n'eût pu lui venir que du dehors, et d'où lui fût-il venu ? Il était donc résigné. Pour dire le vrai, il ne tenait même plus à vivre ! Il songeait à tous ceux qui l'avaient devancé dans la mort et n'aspirait qu'à les rejoindre. Negro venait de lui répéter ce que lui avait dit Harris : Mrs Weldon et le petit Jack avaient succombé ! Il n'était que trop vraisemblable, en effet, qu'Hercule, exposé à tant de dangers, avait dû périr, lui aussi, et d'une mort cruelle ! Tom et ses compagnons étaient au loin, à jamais perdus pour lui, Dick Sand devait le croire. Espérer autre chose que la fin de ses maux par une mort qui ne pouvait être plus terrible que sa vie, eût été une insigne folie. Il se préparait donc à mourir, s'en remettant à Dieu du surplus, et lui demandant le courage d'aller jusqu'au bout sans faiblesse. Mais c'est une bonne et noble pensée que celle de Dieu. Ce n'est pas en vain qu'on élève son âme jusqu'à Celui qui peut tout, et quand Dick Sand eut fait son sacrifice tout entier, il se trouva que si l'on eût été jusqu'au fond de son cœur, on y eût peut-être découvert une dernière lueur d'espérance, cette lueur qu'un souffle d'en haut peut changer, en dépit de toutes les probabilités, en lumière éclatante.

Les heures s'écoulaient. La nuit vint. Les rayons du jour qui filtraient à travers le chaume du baracon s'effacèrent peu à peu. Les derniers bruits de la tchitoka, qui, pendant cette journée-là, avait été bien silencieuse, après l'effroyable brouhaha de la veille, ces derniers bruits s'éteignirent. L'ombre se fit, très profonde à l'intérieur de l'étroite prison. Bientôt tout reposa dans la ville de Kazonndé.

Dick Sand s'endormit d'un sommeil réparateur qui dura deux heures. Après quoi il se réveilla, encore raffermi. Il parvint à dégager de leurs liens un de ses bras, déjà un peu dégonflé, et ce fut comme un délice pour lui de pouvoir l'étendre et le tendre à la volonté.

La nuit devait être à demi écoulée. L'havildar dormait d'un lourd sommeil dû à une bouteille d'eau-de-vie dont sa main crispée serrait encore le goulot. Le sauvage l'avait vidée jusqu'à la dernière goutte. Dick Sand eut alors l'idée de s'emparer des armes de son geôlier, qui pourraient lui être d'un grand secours en cas d'évasion ; mais il crut, en ce moment, entendre un léger grattement à la partie inférieure de la porte du baracon. S'aidant de son bras, il parvint à ramper jusqu'au seuil sans avoir réveillé l'havildar.

Dick Sand ne s'était pas trompé. Le grattement continuait à se produire, et d'une manière plus distincte. Il semblait que de l'extérieur on fouillât le sol au-dessous de la porte. Était-ce un animal ? Était-ce un homme ?

— Hercule ! si c'était Hercule ! se dit le jeune novice.

Ses yeux se fixèrent sur son gardien ; il était immobile et sous l'influence d'un sommeil de plomb. Dick Sand, approchant ses lèvres du seuil de la porte, crut pouvoir se risquer à murmurer le nom d'Hercule. Un gémissement, tel qu'eût été un aboiement sourd et plaintif, lui répondit.

— Ce n'est pas Hercule, se dit Dick Sand, mais c'est Dingo ! Il m'a senti jusque dans ce baracon ! M'apporтерait-il encore un mot d'Hercule ? Mais si Dingo n'est pas mort, Negro a menti, et peut-être....

En ce moment, une patte passa sous la porte. Dick Sand la saisit et reconnut la patte de Dingo. Mais, s'il avait un billet, ce billet ne pouvait être attaché qu'à son cou. Comment faire ? Était-il possible d'agrandir assez ce trou pour que Dingo pût y passer la tête ? En tout cas, il fallait l'essayer.

Mais à peine Dick Sand avait-il commencé à creuser le sol avec ses ongles, que des aboiements, qui n'étaient pas ceux de Dingo, retentissaient sur la place. Le fidèle animal venait d'être dépisté par les chiens indigènes, et il n'eût plus sans doute qu'à prendre la fuite. Quelques détonations éclatèrent. L'havildar se réveilla à moitié. Dick Sand, ne pouvant plus songer à s'évader, puisque l'éveil était donné, dut alors se rouler de nouveau dans son coin et, après une mortelle attente, il vit reparaitre ce jour qui devait être sans lendemain pour lui !

Pendant toute cette journée, les travaux des fossoyeurs furent poussés avec activité. Un grand nombre d'indigènes y prirent part, sous la direction du premier ministre de la reine Moïna. Tout devait être prêt à l'heure dite, sous peine de mutilation, car la nouvelle souveraine promettait de suivre de point en point les errements du défunt roi.

Les eaux du ruisseau ayant été détournées, ce fut dans le lit mis à sec que la vaste fosse se creusa à une profondeur de dix pieds, sur cinquante de long et dix de large.

Vers la fin du jour, on commença à la tapisser, au fond et le long des parois, de femmes vivantes, choisies parmi les esclaves de Moini Loungga. D'ordinairement, ces malheureuses sont enterrées toutes vives. Mais, à propos de cette étrange et peut-être miraculeuse mort de Moini

Loungga, il avait été décidé qu'elles seraient noyées près du corps de leur maître.

La coutume est aussi que le roi défunt soit revêtu de ses plus riches habits, avant d'être couché dans sa tombe. Mais cette fois, puisqu'il ne restait que quelques os calcinés de la personne royale, il fallut procéder autrement. Un mannequin d'osier fut fabriqué, qui représentait suffisamment, peut-être avantageusement, Moini Loungga, et on y enferma les débris que la combustion avait épargnés. Le mannequin fut revêtu alors des vêtements royaux — on sait que cette défroque ne valait pas cher — et on n'oublia pas de l'orner des fameuses lunettes du cousin Bénédicte. Il y avait dans cette mascarade quelque chose d'un comique terrible.

La cérémonie devait se faire aux flambeaux, et avec grand apparat. Toute la population de Kazonndé, indigène ou non, y devait assister.

Lorsque le soir fut venu, un long cortège descendit la principale rue depuis la tchitoka jusqu'au lieu d'inhumation. Cris, danses funébres, incantations des magiciens, fracas des instruments, détonations des vieux mousquets de l'arsenal, rien n'y manquait.

José-Antonio Alvez, Coimbra, Negro, les traitants arabes, leurs havildars, avaient grossi les rangs du peuple de Kazonndé. Nul n'avait encore quitté le grand lakoni. La reine Moïna ne l'aurait pas permis, et il n'eût pas été prudent d'enfreindre les ordres de celle qui s'essayait au métier de souveraine.

Le corps du roi, couché dans un palanquin, était porté aux derniers rangs du cortège. Il était entouré de ses épouses de second ordre, dont quelques-uns allaient l'accompagner au delà de la vie. La reine Moïna, en grande tenue, marchait derrière ce qu'on pouvait appeler le catafalque. Il faisait absolument nuit lorsque tout le monde arriva sur les berges du ruisseau, mais les torches de résine, secouées par les porteurs, jetaient sur la foule de grands éclats de lumière.

LA FOSSE APPARUT DISTINCTEMENT ALORS. Elle était tapissée de corps noirs, et vivants, car ils remuaient sous les chaînes qui les assujétissaient au sol. Cinquante esclaves attendaient là que le torrent se refermât sur elles, la plupart de jeunes indigènes, les unes résignées et muettes, les autres jetant quelques gémissements.

Les épouses, toutes parées comme pour une fête, et qui devaient périr, avaient été choisies par la reine.

L'une de ces victimes, celle qui portait le titre de seconde épouse, fut courbée sur les mains et sur les genoux, pour servir de fauteuil royal, ainsi qu'elle faisait du vivant du roi, et la troisième épouse vint soutenir le mannequin, pendant que la quatrième se couchait à ses pieds en guise de coussin.

Devant le mannequin, à l'extrémité de la fosse, un poteau, peint de rouge, sortait de terre. A ce poteau était attaché un blanc, qui allait compter, lui aussi, parmi les victimes de ces sanglantes funérailles.

Ce blanc, c'était Dick Sand. Son corps, à demi nu, portait les marques des tortures qu'on lui avait déjà fait subir par ordre de Negro. Lié à ce poteau, il attendait la mort, en homme qui n'a plus d'espoir qu'en une autre vie !

Cependant, le moment n'était pas encore arrivé, auquel le barrage devait être rompu.

Sur un signal de la reine, la quatrième épouse, celle qui était placée au pied du roi, fut éborgnée par l'exécuteur de Kazonndé, et son sang coula dans la fosse. Ce fut le commencement d'une épouvantable boucherie. Cinquante esclaves tombèrent sous le couteau des égorgeurs. Le lit de la rivière roula des flots de sang.

Pendant une demi-heure, les cris des victimes se mêlèrent aux vociférations des assistants, et on eût vainement cherché dans cette foule un sentiment de répulsion ou de pitié !

Enfin, la reine Moïna fit un geste, et le barrage, qui retenait les eaux supérieures, commença à s'ouvrir peu à peu. Par un raffinement de cruauté, on laissa filer le courant d'amont, au lieu de le précipiter par une rupture instantanée de la digue. La mort lente au lieu de la mort rapide !

L'eau noya d'abord le tapis d'esclaves qui couvrait le fond de la fosse. Il se fit d'horribles soubresauts de ces vivantes qui luttèrent contre l'asphyxie. On vit Dick Sand, submergé jusqu'aux genoux, tenter un dernier effort pour rompre ses liens.

Mais l'eau monta. Les dernières têtes disparurent sous le torrent qui reprenait son cours, et rien n'indiqua plus qu'au fond de cette rivière se creusait une tombe où cent victimes venaient de périr en l'honneur du roi de Kazonndé.

La plume se refuserait à peindre de tels tableaux, si le souci de la vérité n'imposait pas le devoir de les décrire dans leur réalité abominable. L'homme en est encore là dans ces tristes pays. Il n'est plus permis de l'ignorer.

CHAPITRE XIII

L'INTÉRIEUR D'UNE FACTORIE

Harris et Negro avaient menti en disant que Mrs Weldon et le petit Jack étaient morts. Elle, lui et le cousin Bénédicte se trouvaient alors à Kazonndé.

Après l'assaut de la fourmière, ils avaient été entraînés au delà du campement de la Coanza par Harris et Negro qu'accompagnaient une douzaine de soldats indigènes.

Un palanquin, "la kitanda" du pays, reçut Mrs Weldon et le petit Jack. Pourquoi ces soins de la part d'un homme tel que Negro ? Mrs Weldon n'osait se l'expliquer.

La route de la Coanza Kazonndé se fit rapidement et sans fatigue. Cousin Bénédicte, sur qui les misères ne semblaient avoir aucune prise, marchait d'un bon pas. Comme on le laissait butiner à droite et à gauche, il ne songeait point à se plaindre. La petite troupe arriva donc à Kazonndé huit jours avant la caravane d'Ibn Hamis. Mrs. Weldon fut enfermée avec son enfant et cousin Bénédicte dans l'établissement d'Alvez.

Il faut se hâter de dire que le petit Jack se trouvait beaucoup mieux. En quittant la contrée marécageuse où il avait gagné la fièvre, son état s'était peu à peu amélioré, et, maintenant, il allait bien. Supporter les fatigues de la caravane, ni sa mère ni lui ne l'auraient pu sans doute. Mais, dans les conditions où s'était fait ce voyage, pendant lequel certains soins ne leur avaient point été refusés, ils se trouvaient dans un état satisfaisant, physiquement du moins.

Quant à ses compagnons, Mrs. Weldon n'en avait plus eu de nouvelles. Après avoir vu Hercule s'enfuir dans la forêt, elle ignorait ce qu'il était devenu. Quant à Dick Sand, puisque Harris et Negoro n'étaient plus là pour le torturer, elle espérait que sa qualité d'homme blanc lui épargnerait peut-être quelque mauvais traitement. Pour Nan, Tom, Bat, Austin, Actéon, c'étaient des noirs, et il était trop certain qu'ils seraient traités comme tels ! Pauvres gens, qui n'auraient jamais dû fouler cette terre d'Afrique, et que la trahison venait d'y jeter !

Lorsque la caravane d'Ibn Hamis fut arrivée à Kazonndé, Mrs. Weldon, n'ayant aucune communication avec le dehors, ne put en être instruite.

Les bruits du lakoni ne lui apprirent rien non plus. Elle ne sut pas que Tom et les siens avaient été vendus à un traitant d'Oujji et qu'ils allaient partir prochainement. Elle ne connut ni le supplice d'Harris, ni la mort du roi Moini Loungga, ni rien des funérailles royales qui avaient joint Dick Sand à tant d'autres victimes. La malheureuse femme se trouvait donc seule à Kazonndé, à la merci des traitants, au pouvoir de Negoro, et, pour lui échapper, elle ne pouvait même pas songer à mourir, puisque son enfant était avec elle !

Le sort qui l'attendait, Mrs. Weldon l'ignorait donc absolument. Pendant toute la durée du voyage de la Coanza à Kazonndé, Harris et Negoro ne lui avaient pas adressé une parole. Depuis son arrivée, elle ne les avait revus ni l'un ni l'autre, et ne pouvait quitter l'enceinte qui fermait l'établissement particulier du riche traitant.

Est-il nécessaire de dire, maintenant, que Mrs. Weldon n'avait trouvé aucune aide dans son grand enfant, cousin Bénédicte ? Cela se comprend de reste.

Lorsque le digne savant apprit qu'il n'était pas sur le continent américain, comme il le croyait, il ne s'inquiéta pas du tout de savoir comment cela avait pu se faire. Non ! Son premier mouvement fut un mouvement de dépit. En effet, ces insectes qu'il s'imaginait avoir été le premier à découvrir en Amérique, ces tsétsés et autres n'étaient que de simples hexapodes africains, que tant de naturalistes avaient trouvés avant lui sur leurs lieux d'origine. Adieu donc la gloire d'attacher son nom à ces découvertes ! En effet que pouvait-il y avoir d'étonnant à ce que cousin Bénédicte eût collectionné des insectes africains, puisqu'il était en Afrique !

Mais, le premier dépit passé, cousin Bénédicte se dit que la "Terre des Pharaons,"—il en était encore à l'appeler ainsi,—possédait d'incompréhensibles richesses entomologiques, et que, pour ne point être sur la "Terre des Incas," il ne perdait pas un change.

"Eh ! se répétait-il, et répétait-il même à Mrs. Weldon, qui ne l'écoutait guère, c'est ici la patrie des manticores, ces coléoptères à longues pattes velues, aux élytres soudées et tranchantes, aux énormes mandibules, et dont la plus remarquable est la manticoire tuberculeuse ! C'est le pays des calosomes à pointe d'or ; des goliaths de Guinée et du Gabon, dont les pattes sont garnies d'épines ; des anthridies tachetés, qui déposent leurs œufs dans la coquille vide des limaçons ; des atouchus sacrés, que les Egyptiens de la haute Egypte vénéraient comme des dieux ! C'est ici que sont nés ces sphinx à tête de mort, maintenant répandus sur toute l'Europe, et ces "Idias Bigoti," dont les Sénégalais de la côte redoutent particulièrement la piqûre ! Oui ! il y a ici de superbes trouvailles à faire, et je les ferai, si ces braves gens veulent bien le permettre !"

On sait qu'étaient ces "braves gens" dont cousin Bénédicte ne songeait aucunement à se plaindre. D'ailleurs, on l'a dit, l'entomologiste avait joué, dans la compagnie de Negoro et d'Harris, d'une demi-liberté, dont Dick Sand l'avait absolument privé pendant le voyage de la côte à la Coanza. Le naïf savant avait été très-touché de cette condescendance.

Enfin, cousin Bénédicte eût été le plus heureux des entomologistes, s'il n'avait subi une perte à laquelle il était extrêmement sensible. Il possédait toujours sa boîte de fer-blanc, mais ses lunettes ne se dressaient plus sur son nez, sa loupe ne pendait plus à son cou ! Or, un naturaliste sans loupe et sans lunettes, cela n'existe plus. Cousin Bénédicte était pourtant destiné à ne jamais revoir ces deux apparils d'optique, puisqu'ils avaient été enlevés avec le mannequin royal. Aussi, lorsqu'il trouvait quelque insecte, en était-il réduit à se le fourrer dans les yeux pour en distinguer les particularités les plus élémentaires. Ah ! c'était là un gros chagrin pour cousin Bénédicte, et il eût payé ch-

une paire de besicles, mais cet article n'était pas courant sur les lakonis de Kazonndé. Quoi qu'il en soit, cousin Bénédicte pouvait aller et venir dans l'établissement de Jose-Antonio Alvez. On le savait incapable de chercher à s'enfuir. D'ailleurs, une haute palissade séparait la factorerie des autres quartiers de la ville, et elle n'eût pas été facile à franchir.

Mais, s'il était bien entouré, cet enclos ne mesurait pas moins d'un mille de circonférence. Des arbres, des buissons d'essences particulières d'Afrique, de grandes herbes, quelques ruisseaux, les chaumes des baracons et des huttes, c'était plus qu'il ne fallait pour receler les plus rares insectes du continent, et faire, sinon la fortune, du moins le bonheur de cousin Bénédicte. En fait, il découvrit quelques hexapodes, il faillit même perdre sa vue à vouloir les étudier sans lunettes, mais enfin il accrut sa précieuse collection, et jeta les bases d'un grand ouvrage sur l'entomologie africaine. Que son heureuse étoile lui fit découvrir un insecte nouveau, auquel il attacherait son nom, et il n'aurait plus rien à désirer en ce monde !

Si l'établissement d'Alvez était suffisamment grand pour les promenades scientifiques de cousin Bénédicte, il semblait immense au petit Jack, qui pouvait s'y promener en toute liberté. Mais cet enfant recherchait peu les plaisirs si naturels à son âge. Il quittait rarement sa mère, qui n'aimait pas à le laisser seul et redoutait toujours quelque malheur. Le petit Jack parlait souvent de son père, qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps ! Il demandait à retourner près de lui. Il s'informait de tous, de la vieille Nan, de son ami Hercule, de Bat, d'Austin, d'Actéon ou de Dingo, qui paraissait, lui aussi, l'avoir abandonné. Il voulait revoir son camarade Dick Sand. Sa jeune imagination, très-attentive, ne vivait que dans ces souvenirs. A ses questions, Mrs. Weldon ne pouvait répondre qu'en le pressant sur sa poitrine, en le couvrant de baisers ! Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de ne pas pleurer devant lui !

Cependant, Mrs. Weldon n'avait pas été sans observer que, si les mauvais traitements lui avaient été épargnés pendant le voyage de la Coanza, rien n'indiquait à l'établissement d'Alvez, que l'on dût changer de conduite à son égard. Il n'y avait plus dans la factorerie que les esclaves au service du traitant. Tous les autres, qui faisaient l'objet de son commerce, avaient été parqués dans les baracons de la tchéitoka, puis vendus aux courtiers de l'intérieur. Maintenant, les magasins de l'établissement regorgeaient d'étoffes et d'ivoire, les étoffes destinées à être échangées dans les provinces du centre, l'ivoire a été exporté sur les principaux marchés du continent.

Donc, en somme, peu de monde à la factorerie. Mrs. Weldon occupait avec Jack une hutte à part ; cousin Bénédicte, une autre. Ils ne communiquaient point avec les serviteurs du traitant. Ils mangeaient en commun. La nourriture, viande de chèvre ou de mouton, légumes, manioc, sorgho, fruits du pays, était suffisante. Halima, une jeune esclave, spécialement au service de Mrs. Weldon, lui témoignait même, à sa manière et comme elle le pouvait, une sorte d'affection sauvage, mais certainement sincère.

Mrs. Weldon voyait à peine Jose-Antonio Alvez, qui occupait la maison principale de la factorerie, et ne voyait pas du tout Negoro, logé au dehors, dont l'absence était assez inexplicable. Cette réserve ne cessait de l'étonner et de l'inquiéter à la fois.

—Que veut-il ? Qu'attend-il ? se demandait-elle. Pourquoi nous avoir entraînés à Kazonndé !

Ainsi s'étaient écoulés les huit jours qui précéderent l'arrivée de la caravane d'Ibn Hamis, c'est-à-dire les deux jours avant la cérémonie des funérailles, et enfin les six jours qui suivirent.

Au milieu de tant d'anxiétés, Mrs. Weldon ne pouvait oublier que son mari devait être en proie au plus affreux désespoir, en ne voyant revenir ni sa femme ni son fils à San Francisco. M. Weldon ne pouvait savoir que sa femme avait eu cette idée funeste de prendre passage à bord du *Pilgrim*, et il devait croire qu'elle s'était embarquée sur l'un des steamers de la compagnie transpacifique. Or, ces steamers arrivaient régulièrement, et ni Mrs. Weldon, ni Jack, ni cousin Bénédicte ne s'y trouvaient. En outre, le *Pilgrim* lui-même aurait déjà dû être de retour au port. Or, il ne reparaisait pas, et James W. Weldon devait maintenant le ranger dans la catégorie des navires supposés perdus par absence de nouvelles. Et quel coup terrible, le jour où il avait dû recevoir de ses correspondants d'Auckland avis du départ du *Pilgrim* et de l'embarquement de Mrs. Weldon. Qu'avait-il fait ? avait-il refusé de croire que son fils et elle eussent péri en mer ! Mais alors, où devait-il pousser ses recherches ? Evidemment sur les îles du Pacifique, peut-être sur le littoral américain. Mais jamais, non, jamais, il ne lui viendrait cette pensée qu'elle avait pu être jetée sur la côte de cette funeste Afrique !

Ainsi songeait Mrs. Weldon. Mais que pouvait-elle tenter ? Fuir ? Comment ? On la surveillait de près ! Et puis, fuir, c'était s'aventurer dans ces épaisses forêts, au milieu de mille dangers, tenter un voyage de plus de deux cents milles pour atteindre la côte ! Et cependant, Mrs. Weldon était décidée à le faire, si aucun autre moyen ne lui était offert de recouvrer sa liberté. Mais, auparavant, elle voulait connaître au juste les desseins de Negoro.

Elle les connut enfin. Le 6 juin, trois jours après l'enterrement du roi de Kazonndé, Negoro entra dans la factorerie, où il n'avait pas encore mis le pied depuis

son retour, et il alla droit à la hutte occupée par sa prisonnière.

Mrs. Weldon était seule. Cousin Bénédicte faisait une de ses promenades scientifiques. Le petit Jack, sous la surveillance de l'esclave Hamila, se promenait dans l'enceinte de l'établissement.

Negoro poussa la porte de la hutte, et sans autre préambule :

—Mistress Weldon, dit-il, Tom et ses compagnons ont été vendus pour les marchés d'Oujji.

—Dieu les protège ! dit Mrs. Weldon en essayant une larme.

—Nan est morte en route, Dick Sand a péri....

—Nan morte ! Et Dick !... s'écria Mrs. Weldon.

—Oui, il était juste que votre capitaine de quinze ans payât de sa vie le meurtre d'Harris, reprit Negoro. Vous êtes seule, à Kazonndé, mistress, seule au pouvoir de l'ancien cuisinier du *Pilgrim*, absolument seule, entendez-vous !

Ce que disait Negoro n'était que trop vrai, même en ce qui concernait Tom et les siens. Le vieux noir, son fils Bat, Actéon et Austin étaient partis la veille avec la caravane du traitant d'Oujji, sans avoir eu la consolation de revoir Mrs. Weldon, sans même savoir que leur compagnie de misère se trouvait à Kazonndé, dans l'établissement d'Alvez. Ils étaient partis pour la contrée des lacs, un voyage qui se chiffre par centaines de milles, que bien peu accomplissent et dont bien peu reviennent !

—Eh bien ! murmura Mrs. Weldon, regardant Negoro sans répondre.

—Mistress Weldon, reprit le Portugais d'une voix brève, je pourrais me venger sur vous des mauvais traitements que j'ai subis à bord du *Pilgrim* ! Mais la mort de Dick Sand suffira à ma vengeance ! Maintenant, je redeviens marchand, et voici quels sont mes projets à votre égard !

Mrs. Weldon le regardait toujours sans prononcer une parole.

—Vous, reprit le Portugais, votre enfant et cet imbécile qui court après des mouches, vous avez une valeur commerciale que je prétends utiliser. Aussi, je vais vous vendre !

—Je suis de race libre, répondit Mrs. Weldon d'un ton ferme.

—Vous êtes une esclave, si je le veux.

—ET QUI ACHÈTERAIT UNE BLANCHE ?

—Un homme qui la payera ce que je lui en demanderai !

Mrs. Weldon baissa un instant la tête, car elle savait que tout était possible dans cet affreux pays.

—Vous m'avez entendu ? reprit Negoro.

—Quel est cet homme à qui vous prétendez me vendre ? répondit Mrs. Weldon.

—Vous vendre ou vous revendre !... Du moins, je le suppose ! ajouta le Portugais en ricanant.

—Le nom de cet homme ? demandait Mrs. Weldon.

—Cet homme.... c'est James W. Weldon, votre mari !

—Mon mari ! s'écria Mrs. Weldon, qui ne pouvait croire ce qu'elle venait d'entendre.

—Lui-même, mistress Weldon, votre mari, à qui je veux, non pas rendre, mais faire payer sa femme, son enfant, et son cousin par-dessus la marche !

Mrs. Weldon se demanda si Negoro ne lui tendait pas un piège. Cependant, elle crut comprendre qu'il parlait très-sérieusement. A un misérable pour qui l'argent est tout, il semble qu'on pourrait se fier, quand il s'agit d'une affaire. Or, ceci était une affaire.

—E: quand vous proposez-vous de faire cette opération ? reprit Mrs. Weldon.

—Le plus tôt possible.

—Où ?

—Ici même. James Weldon n'hésitera certes pas à venir jusqu'à Kazonndé chercher sa femme et son fils.

—Non ! il n'hésitera pas !—Mais qui le prévientra ?

—Moi ! J'irai à San-Francisco trouver James Weldon. L'argent ne me manquera pas pour ce voyage.

—L'argent volé à bord du *Pilgrim* ?

—Oui.... celui-là.... et d'autre encore, répondit impudemment Negoro. Mais, si je veux vous vendre vite, je veux aussi vous vendre cher. Je pense que James Weldon ne regardera pas à cent mille dollars....

—Il n'y regardera pas, s'il peut les donner, répondit tranquillement Mrs. Weldon. Seulement, mon mari, à qui vous direz sans doute que je suis retenue prisonnière à Kazonndé, dans l'Afrique centrale....

—Précisément !

—Mon mari ne vous croira pas sans preuves, et il ne sera pas assez imprudent pour venir sur votre seule parole à Kazonndé.

—Il y viendra, reprit Negoro, si je lui apporte une lettre écrite par vous, qui lui dira votre situation, qui me peindra comme un serviteur fidèle, échappé des mains des sauvages....

—Jamais ma main n'écrira cette lettre ! répondit plus froidement encore Mrs. Weldon.

—Vous refusez ? s'écria Negoro.

—Je refuse !

La pensée des dangers que courrait son mari en venant jusqu'à Kazonndé, le peu de foi qu'il fallait faire sur les promesses du Portugais, la facilité qu'aurait celui-ci de retenir James Weldon, après avoir touché la rançon convenue, toutes ces raisons firent que, dans un premier mouvement, Mrs. Weldon, ne voyant qu'elle, oubliant jusqu'à ses enfants, refusa net la proposition de Negoro.

—Vous écririez cette lettre !... reprit celui-ci.

—Non.... répondit encore Mrs. Weldon.

—Ah ! prenez garde ! s'écria Negoro. Vous n'êtes pas seule ici ! Votre enfant est, comme vous, en mon pouvoir, et je saurai bien !....

Mrs. Weldon aurait voulu répondre que cela lui eût été impossible. Son cœur battait à se rompre ; elle était sans voix.

—Mistress Weldon ! dit Negoro, vous réfléchirez à l'offre que je vous ai faite. Dans huit jours, vous m'aurez remis une lettre à l'adresse de James Weldon ou vous vous en repentirez !

Et, cela dit, le Portugais se retira, sans avoir donné cours à sa colère ; mais il était aisé de voir que rien de l'arrêterait pour contraindre Mrs. Weldon à lui obéir.

(La suite au prochain numéro.)

Incorrections de langage relevées dans les journaux

Au lieu de dire : nous sommes prêts à mettre ce chemin de fer en opération, — on dit plutôt : nous sommes prêts à mettre ce chemin de fer en exploitation.

Ne dites pas... moyennant la considération d'une somme de 2 millions de piastres, — pour signifier... moyennant l'allocation d'une somme de 2 millions de piastres...—ou plus simplement : moyennant une allocation de 2 millions de piastres.

Le mot *considération* ne s'emploie pas dans le premier sens.

Au lieu de dire : nous avons agi sous l'impression que nous devons rendre le contract susceptible d'accomplissement, — dites : nous avons agi dans la conviction que nous devrions rendre le contract susceptible d'accomplissement.

Ne dites pas : le contrat de 1880 risquerait d'avoir le sort de celui de 1873, dont les conditions étaient bien plus avantageuses que celles de celui-ci.

Dites : le contrat de 1880 risquerait d'avoir le sort de celui de 1873, dont les conditions étaient pourtant plus avantageuses pour les entrepreneurs.

La première tournure ne dit pas pour qui les conditions étaient plus avantageuses ; et vers la fin, des deux pronoms *celles* et *celui-ci* sonnent mal, et laissent un certain vague dans l'esprit.

Au lieu de dire : la meilleure garantie que le gouvernement peut posséder, — il faut dire : la meilleure garantie que le gouvernement puisse posséder.

Au lieu de dire : le type adopté aurait pu être préférable, — dites : le type adopté aurait pu être meilleur.

Agence mercantile.—Reçues en consignation par la maison Dupuis Frères, 605, rue Ste-Catherine, 25 pièces de prélatrs anglais de différents largeurs. Ordre de vendre immédiatement sans égard au prix !!! On trouvera aussi au même établissement : Prélatrs canadiens, Tapis, Tapis tapestry, Tapis de fil et autres dans une grande variété et dans tous les prix.

Les Prélatrs canadiens, venant directement de la manufacture, sont offerts au prix du gros, c'est-à-dire à cinq et dix cents par verges de moins que partout ailleurs. Les tapis sont aussi importés directement par la maison elle-même, et défient toute compétition quand à la qualité, la variété de patrons et la modicité des prix.

Avis à ceux qui veulent acheter du beau à bon marché.

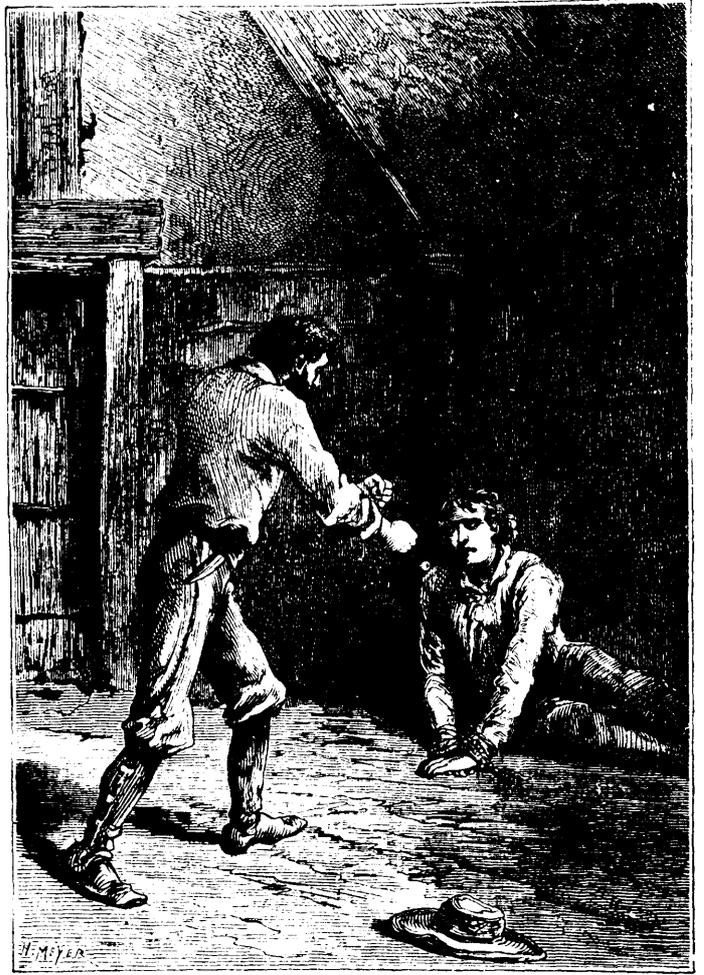
Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

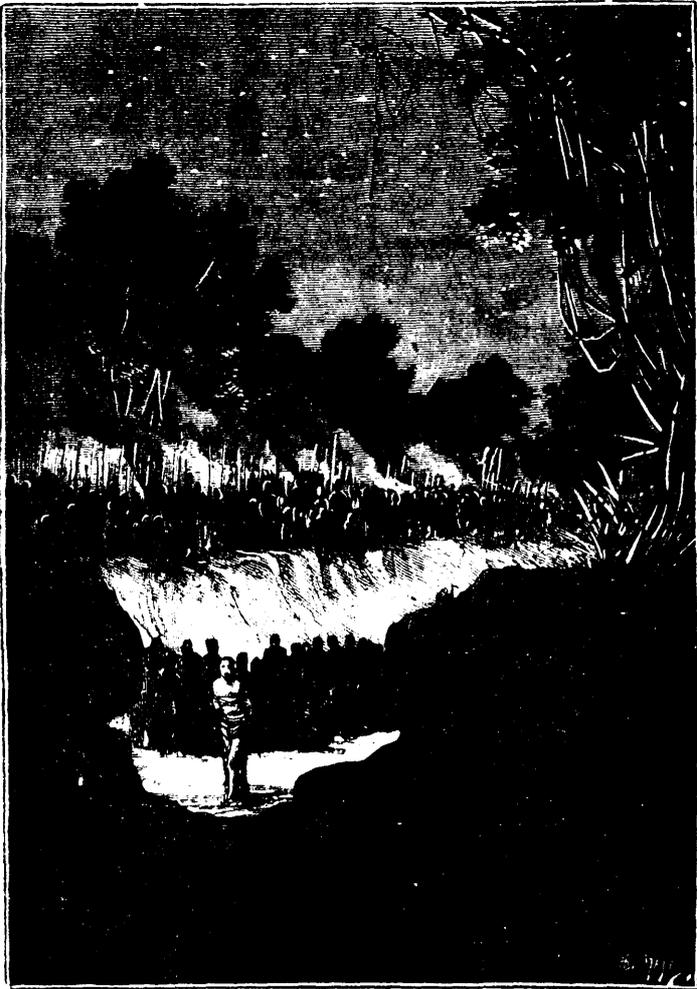
Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de pommons ou d'une congestion incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



La ville de Kazoundé présentait un aspect inaccoutumé



"Miserable !" s'écria le Portugais



La fosse apparut alors distinctement



Cousin Bénédicte pouvait aller et venir dans l'établissement

A NOS ABONNES DE LA CAMPAGNE

Notre agent M. Aymong visite en ce moment Ottawa et les paroisses sur le chemin de fer Q. M. O. et O. entre Ottawa et Hochelaga, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement.

EXCURSION A LA TERRE DE FEU

Un officier chilien distingué raconte ainsi les impressions que lui a laissées sa récente excursion dans la grande île de la Terre de Feu :

Dans cette excursion, je vis pour la première fois un campement abandonné de fuéginos, et, à en juger par son aspect, j'ai pu me convaincre qu'il n'existe pas d'Indiens plus sauvages que ceux de la Terre de Feu.

Ce n'est pas ainsi que vivent les Patagons, qui appartiennent sans doute à la même race, et qui, eux aussi, sont nomades et chasseurs.

Le fuéjino n'a pas d'autre animal domestique que le chien ; et pour qu'il vive, comme le Patagon, il faudrait qu'il portât lui-même sa tente, ce qui est impossible, attendu les grandes distances qu'il parcourt journellement.

Ce fut avec les plus grandes difficultés que nous pûmes aborder quelques fuéginos car ces Indiens sont excessivement craintifs. Ils regardaient avec le plus grand étonnement les miroirs et les allumettes chimiques que nous leur offrions.

Ces Indiens portaient les cheveux coupés à 25 centimètres de la nuque, et ils avaient toute la tête peinte en rouge, pour empêcher sans doute la production d'insectes parasites.

Je remarquai que tous ces indigènes

avaient les genoux excessivement calleux. ce qui doit être attribué à l'habitude qu'ils ont de se traîner à plat ventre pour surprendre, à portée de leurs flèches, les huanacos et les oiseaux qui leur fournissent la nourriture et le vêtement.

Au contraire des Patagons, ils portent leurs manteaux de huanaco, le poil en dehors. Des six Indiens que nous avons observés, un seul portait son manteau le poil en dedans ; mais c'était précisément celui dont les peaux étaient le plus massacrées, ce qui m'a fait croire que ces hommes primitifs aimaient l'ostentation, et que, d'autre part, on doit aussi attribuer cette coutume à l'influence du climat, qui est moins rigoureux que celui de la Patagonie.

Les fuéginos ne se mouchent jamais : ils laissent accumuler les mucosités sur le bas de leur visage, et, naturellement, on ne peut les regarder sans dégoût.

Les pâturages abondent dans la partie septentrionale de l'île, mais il ne convient qu'aux bêtes à laine. Cette partie de la grande île n'offre aucun intérêt pour les entreprises de mines, car sa formation géologique est toute de terrains diluviens ou d'alluvion.

L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une satisfaisante recommandation.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

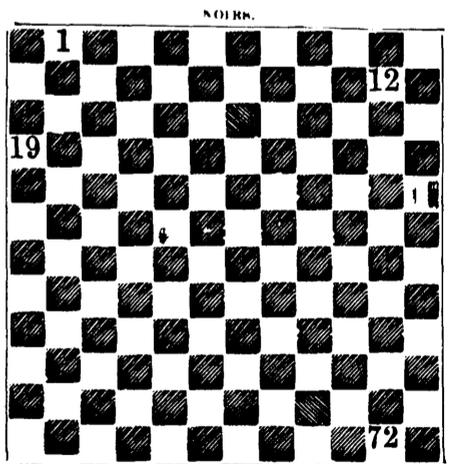
Solutions justes du problème 262

Montréal : MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rechon.

Québec : MM. N. Langlois J. Lemieux.

Dans notre dernier problème, il faut un Pion noir sur la case 51 et non une Dame.

A la demande de plusieurs nouveaux abonnés, nous donnons la manière de numéroté le damier pour faire et résoudre les problèmes ; en commençant par le chiffre 1, nos amateurs comprendront facilement que le chiffre 7 se trouve sous 1, 13 sous 7, 19 sous 13 ainsi de suite jusqu'à 72.



Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 262

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers for solutions.

Guerison de la Consomption

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétale pour la guérison infaillible et permanente de la Consomption, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

W. W. SHEARER, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adresser les communications concernant ce département aux "Jeux d'Esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

No. 204. — CHARADES

Mon premier représente un abyme sans fin, Mon second, guéri on, traitement très précieux, Mon tout, une planète qui n'a point de déclin, Et dieu de l'éloquence et messager des dieux.

Madame E. B., Deschambault.

No. 205

Mon premier en chemin d'hiver est détestable, Mon second dans la même saison offre à s'amuser, Toujours je vais commettre une faute regrettable A celui qui n'observe pas le jour de mon entier.

ALPH. AUBUT, Ste-Flavie.

No. 206. — LOGOGRIPE

Sans ma tête, j'ai honoré, Avec ma tête je suis honoré.

Mlle HONORINE GÉNÉREUX, Matane.

QUESTIONS HISTORIQUES

No. 207. — Quel fut le premier colon français qui s'établit à Québec ? — En quelle année arriva-t-il ? — Ou ensemença-t-il pour la première fois et en quelle année ? — Mlle EUGÉNIE CINQ-MARS, Montréal.

ÉNIGME-CHARADE

No. 208. — En arrivant en France j'obtins mon premier ; en Californie je trouve mon second ; dans mon tout vous trouverez le nom d'un oiseau. — Mlle C. LANGLOIS, Ste-Scholastique.

DÉLASSEMENTS ARITHMÉTIQUES

No. 209. — On demande combien un jeune homme a eu pour ses héritages ; sachant qu'il a reçu le premier mois 20 cents, avec la promesse de doubler cette somme tous les mois pendant un an ?

No. 210. — MOTS EN LOSANGE

C'est le commencement de la contrition ; Un bruit qui déplaît fort, ou la chair que l'on [nange ; Instrument où le lin et la laine se range ; Député, juge et maire, il est homme d'action ; Annibal, sur ses bords, combattit Scipion ; Avec lui, bas ou haut, la chanson sera belle ; Pour bien voler, l'oiseau ne peut se passer d'elle.

V. P., Isle Dupas.

SOLUTIONS

No. 190. La lettre R ; 191. Balance ; 192. Fusil ; 193. Par Simon Fraser. 194. Les Assyriens, les Egyptiens et les Juifs ; 195. If-eau-fer-li-cire, Lucifer ; 196. Cathéchisme, athéisme, et les deux ce qui, en chiffre romain, forment le nombre deux cents ; 197. Maria, Emélia, Parmélia ; 198. Ho-mi-e-rie ; 199. Angl-terre ; 200. Porte-feuille ; 201. Bec-figue ; 202. Port-neuf ; 203. Avis-la, Avila.

ONT DEVINE :

Mlle Al. Palardy, en a deviné 9 ; Mlle Eva Ranger, St. Polycarpe, 6 ; Mlle Elmire P., Arthabaskaville, 2 ; Mlle Eulodie Dubé, St-Martin, 9 ; Mlles Emma et Eugénie Cinq-Mars, Montréal, 5 ; Mlles H. Généreux et A. Jocas, Matane 7 ; Mlle C. Boudreau, Baie St-Paul, 3 ; Mlle M. P., Saint-Hugues, 6 ; Mme Mathias Mj-haut, Trois-Pistoles, 3 ; MM. Is. Lepage, Québec, 10 ; V. P., Isle Dupas, 12 ; A. L. G., St-Germain, 3 ; A. Ranger, St-Polycarpe, 5 ; L. Lemelin, Québec, 4 ; T. Pellerin, Montréal, 5 ; A. Aubut, Ste-Flavie, 5 ; J. Archambault, Willimantic, Conn., 3 ; M. A. L. A., Berthier, 13 ; J. C. Dupuy, Sherbrooke, 7 ; A. P., Arthabaskaville, 8 ; Ernest Saucier, Ste-Flavie, 4 ; B. E. P., Berthier, 12 ; Alcide Brulé, Vaudreuil, 9 ; L. Terrien, Beauport, 9 ; — Mlle Alice Valois Vaudreuil, 4 ; Mlles Louise et Augusta Morrissette, Trois-Rivières, 4 ; Mlle L. Dolbec, Québec, 4 ; Mlle F. D., Rivière-ouelle, 7 ; Mlle Emma Dominique, Arthabaskaville, 5 ; — Ste-Scholastique, 7.

Un oncle faisait de sévères remontrances à son neveu.

— Tu as mangé tout ce que tu avais, malheureux !

— Malheureusement non, mon oncle, j'ai des dettes.... et je ne pourrai jamais les manger.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 27 avril 1881.

Adresser les communications concernant ce département à O. TRIMPE, 698, rue St-Bonaventure Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 268. — MM. V. Gagnon, Z. Delannais, F. Côté, Québec ; M. Lalandry, New-York ; Un amateur Ottawa ; A. Buisson, M. Toupin, H. Lafrenière, T. Gagnier, Montréal ; N. P. Sorel ; T. Lacasse, Lowell, Mass ; "Mat," Berthier ; A. C., St-Jean ; L. O. P. Sherbrooke ; Trifluvien, Trois-Rivières ; N. Legault, Ottawa ; J. Beland, Québec.

NOUVELLES.

— L'Illustrated Times, de New-York, publie depuis quelque temps une intéressante colonne d'échecs.

— L'American Chess Journal doit cesser de paraître, vu le mauvais état de santé du propriétaire, M. Barbe.

— Dans le match Blackburne-Gunsberg la position des combattants est comme suit : Blackburne 6 ; Gunsberg, 5 ; remise, 1.

— Le Cincinnati Commercial dit qu'il y a quelques années le czar Alexandre II a supprimé le principal Cercle d'Échecs de Saint-Petersbourg, donnant pour raison que les jeunes gens qui fréquentaient ce Cercle faisaient trop de progrès en politique.

JUDD-MACKENZIE. — La huitième partie de ce match est la plus longue qui ait été jouée jusqu'à présent entre les deux champions, elle dura neuf heures, et fut une remise. M. Judd ouvrit la neuvième partie par l'attaque Roy Lopez, et, après trois heures et demie de lutte, réussit à valancer son terrible opposant. Les dernières nouvelles donnent le résultat suivant : Mackenzie, 4 ; Judd, 4 ; remise, 1.

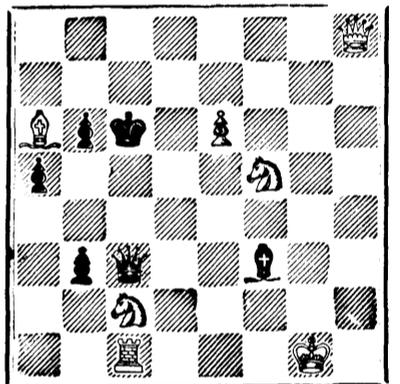
— A l'occasion du deuxième Congrès d'Échecs qui sera tenu le 28 août prochain à Berlin, (et dont nous avons parlé dans notre avant dernier numéro,) il est annoncé un concours de problèmes dont voici les conditions : Chaque auteur doit envoyer trois problèmes, "un 2 coups," "un 3 coups" et "un 4 coups" dans la forme ordinaire, avec devise, le nom et l'adresse du compositeur ; l'envoi doit être reçu par M. E. Schallopp, Reich-tag, à Berlin, avant le 20 juin 1881. Les prix seront de 100 et 50 marcs pour les deux meilleurs problèmes.

Le premier prix du grand tournoi international, qui aura lieu à ce deuxième Congrès, est fixé dès maintenant à un minimum de 1500 francs ; les autres prix seront fixés prochainement.

PROBLÈME No. 270.

Composé par L'Opinion Publique par M. J. FAYSSÉ père, Beauvoisin (Gard), France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 268.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists chess moves.

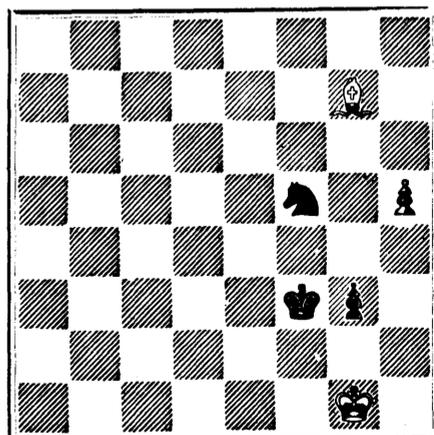
Solution de la fin de partie No. 14.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists chess moves and results.

FIN DE PARTIE No. 16.

Troisième partie du match Judd-Mackenzie. Position après le 51e coup des Blancs.

NOIRS. — M. MACKENZIE.



BLANCS. — M. JUDD.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists chess moves and results.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 23 avril 1881.

Table of market prices for various goods including flour (FARINE), grains (GRAINS), dairy products (LAITERIE), poultry (VOLAILLES), vegetables (LÉGUMES), and meats (VIANDES).

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock such as beef (Bœuf), mutton (Mouton), and various types of veal (Veaux).

Table of prices for other goods like hay (Foin) and straw (Paille).

CANADA. } Cour Supérieure

Legal notice regarding a court case involving property and debts, mentioning the Provincial Loan Company and various legal proceedings.

HUBERT, HONEY & GENDRON, P. C. S.

POUR VOS HARDES FAITES

Ne perdez pas votre temps, venez nous voir, vous pourrez choisir sur 5,000 p. res de PANTALON, sur 3,000 HABILLEMENTS.

Table listing clothing items and their prices: PANTALONS de travail, PANTALONS d'office, HABILLEMENTS de travail, HABILLEMENTS d'affaire.

Nos hardes faites sont taillées et confectionnées dans notre établissement. La coupe ne laisse rien à désirer.

N'oubliez pas la vente à bon marché de nos chemises de couleur regatta à moitié prix : 25c, 50c, 60c, 65c, 70c, 75c, 80c, 85c, \$1.00

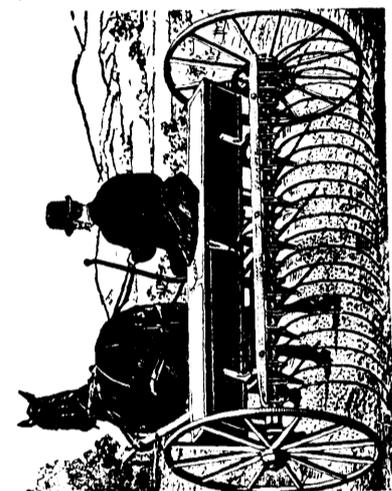
AU NOUVEAU MAGASIN

I. A. BEAUVAIS,

186 & 188, RUE SAINT-JOSEPH. MONTREAL.

ACCESSOIRE AMELIOREE DE MANN

ajouté aux Rateaux à cheval pour semer à la volée les grains et les fertilisants



garantie de semer tous les sortes de grains ou de fertilisants, en quelque quantité requise. Peut être ajouté à n'importe quel Rateau...

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL.

CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 23 DEC. 1880,

Table of train schedules with columns for departure (Départ), arrival (Arrivée), and times for different routes like Hochelaga, Québec, and Joliette.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Bureaux Général, 13, Place - d'Armes

BUREAUX DES BILLETS : 12 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. L. A. SÉNÉGAL, Surintendant-Général.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Mercier Beausoleil & Martineau AVOCATS, No. 55, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe. CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndic officiel. - PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

Dr. Zed Sirop-Zed

D'une efficacité plus rapide que la Pâte-Zed, il convient aux Affections des Enfants, aux Bronchites aiguës, etc.

Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à nos Bureaux, NEW-YORK.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille 40 agents. Échantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. - COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties.

JOS. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 60r. M. C. A., Professeur et gérant.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Advertisement for Poudre à Pâte VICTORIA, featuring a portrait of a woman and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste. TOUS LES ÉPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. RUE NOTRE DAME MONTREAL.'

NOUVEAU PROCÉDE

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland.

Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, en Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

FSSAYEZ-LE !

AVIS !

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

TELE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLEULLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIETAIRE ET EDEITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtiment du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartoné, \$1.20. - Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine. - et frais de port.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. F. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPURGE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.